

Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes

Rousseau, Jean-jacques 1755

2

3

4

5

6

7

8

9

[30]

1

2

3

4

5

6

7

8

9

[40]

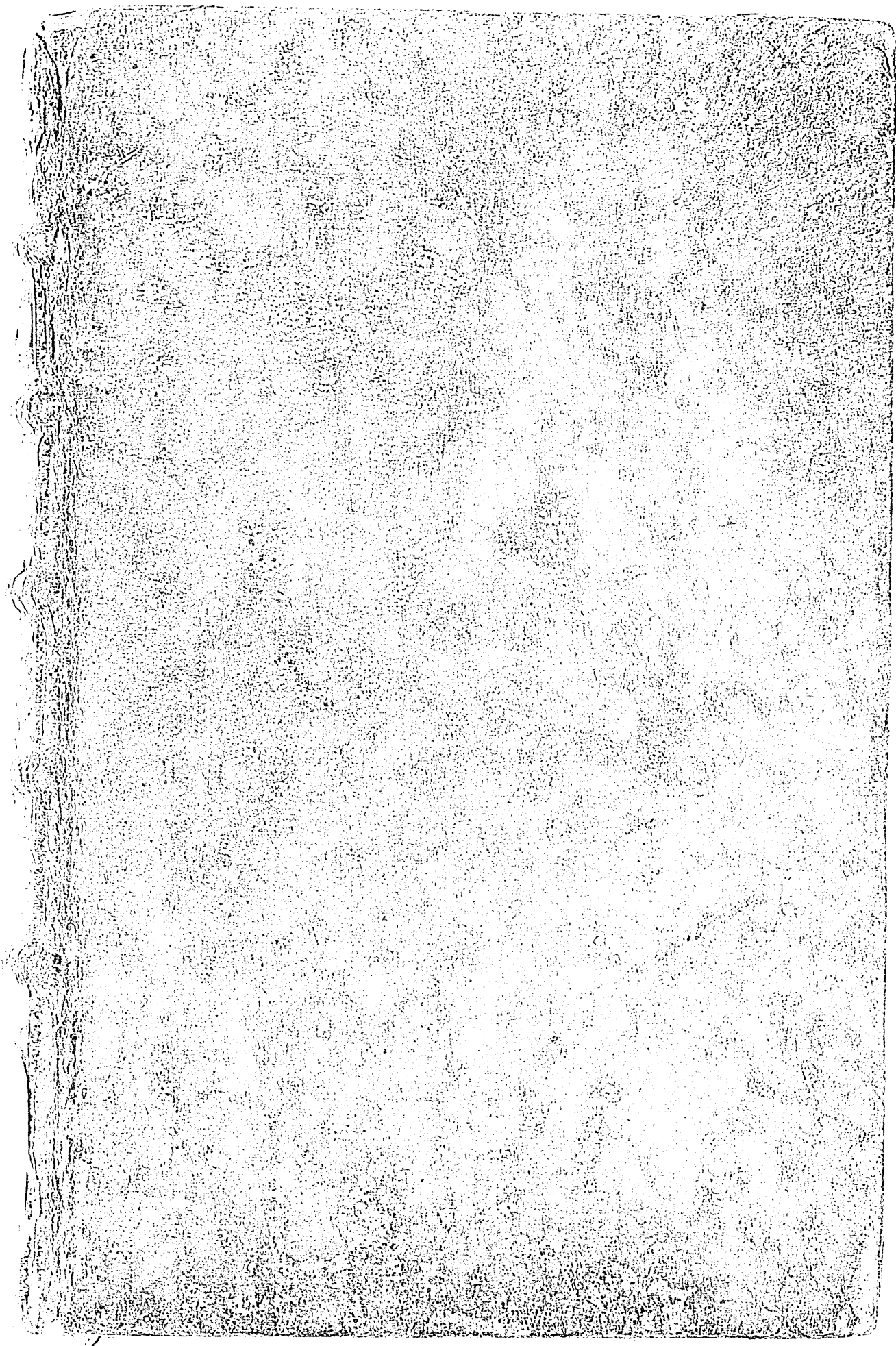
1

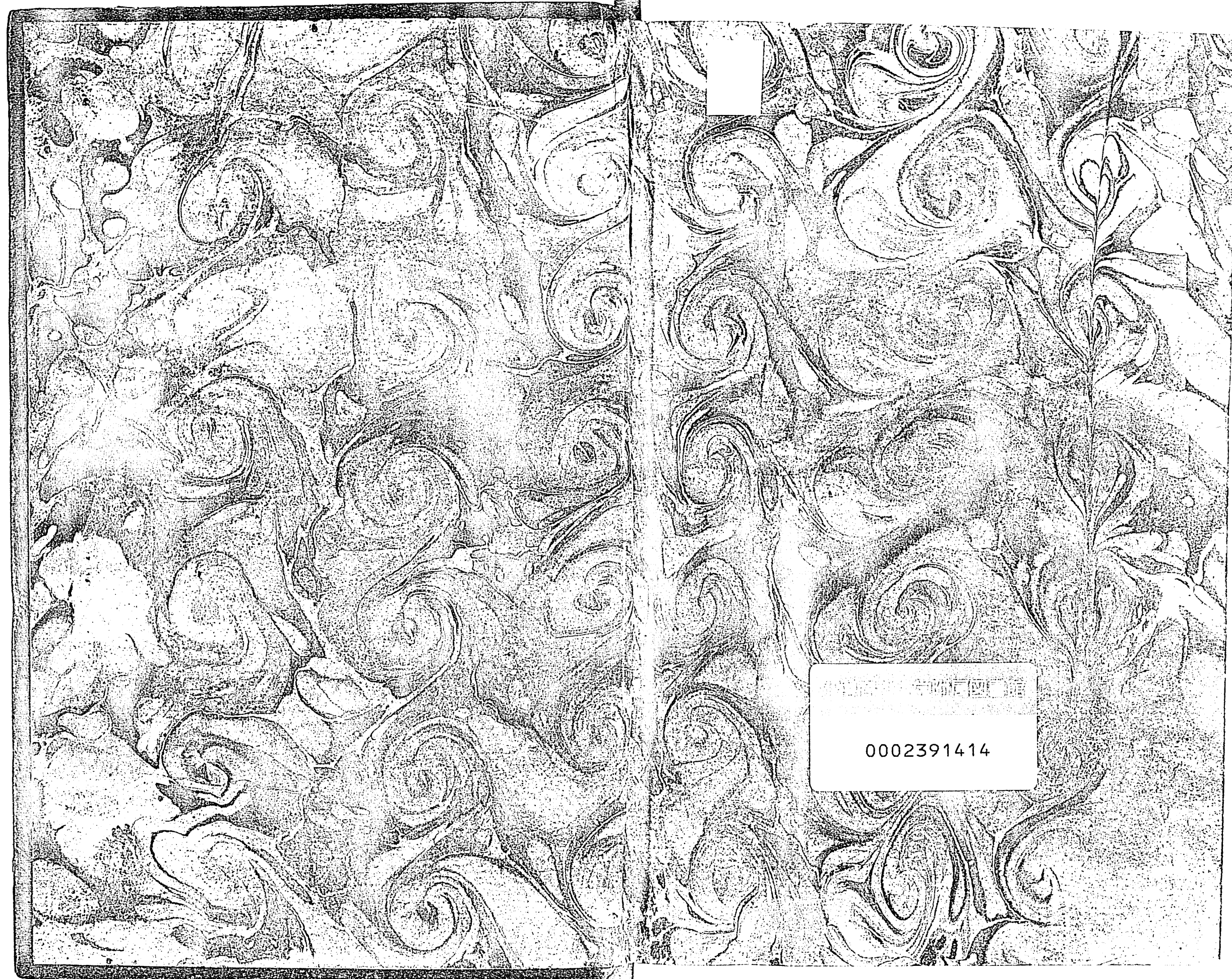
2

3

4

5





國立中央圖書館
0002391414

Σ. 2.

Z 10/2

1484

Totum: X, 30

Datum 55





C. Esling inv.

Il retourne chez les Égaux.

Voyez la Note 13. p. 259.

D. Sommelet sculp.

DISCOURS

*SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS
DE L'INEGALITE' PARMI LES HOMMES.*

Par JEAN JAQUES ROUSSEAU
CITOYEN DE GENÈVE.

Non in depravatis, sed in his quæ bene secundum
naturam se habent, considerandum est quid sit na-
turale. ARISTOT. Politic. L. 2.

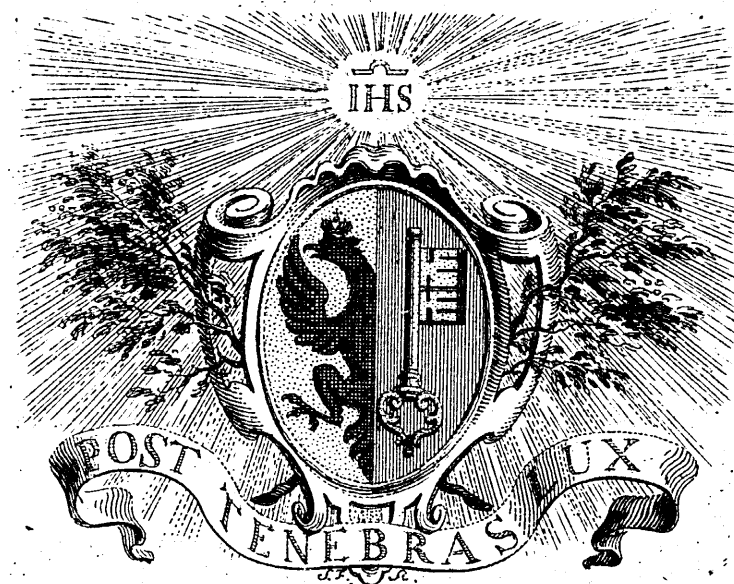


J. Tarte sculp.

A AMSTERDAM,

Chez MARC MICHEL REY.

M D C C L V.



A

LA REPUBLIQUE
DE GENÈVE.

MAGNIFIQUES, TRÈS HONORÉS,
ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

Convaincu qu'il n'appartient
qu'au Citoyen vertueux de rendre

* 2

à sa

IV DEDICACE.

à sa Patrie des honneurs qu'elle puisse avouer, Il y a trente ans que je travaille à mériter de vous offrir un hommage public; & cette heureuse occasion suppléant en partie à ce que mes efforts n'ont pu faire, j'ai cru qu'il me seroit permis de consulter ici le zèle qui m'anime, plus que le droit qui devroit m'autoriser. Ayant eu le bonheur de naître parmi vous, comment pourrois-je méditer sur l'égalité que la nature a mise entre les hommes & sur l'inégalité qu'ils

DEDICACE. V

qu'ils ont instituée, sans penser à la profonde sagesse avec laquelle l'une & l'autre, heureusement combinées dans cet état, concourent de la manière la plus approchante de la loi naturelle & la plus favorable à la société, au maintien de l'ordre public & au bonheur des particuliers? En recherchant les meilleures maximes que le bon sens puisse dicter sur la constitution d'un gouvernement, j'ai été si frappé de les voir toutes en exécution dans le vôtre,

* 3

que

VI DEDICACE.

que même sans être né dans vos murs , j'aurois cru ne pouvoir me dispenser d'offrir ce tableau de la société humaine à celui de tous les Peuples qui me paroît en posséder les plus grands avantages, & en avoir le mieux prévenu les abus.

Si j'avois eu à choisir le lieu de ma naissance, j'aurois choisi une société d'une grandeur bornée par l'étendue des facultés humaines, c'est-à-dire par la possibilité d'être bien gouvernée, & où cha-

cun

DEDICACE. VII

cun suffisant à son emploi, nul n'eût été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il étoit chargé : un état où tous les particuliers se connoissant entr'eux, les manœuvres *obscures* du vice ni la modestie de la vertu n'eussent pû se dérober aux regards & au jugement du Public, & où cette douce habitude de se voir & de se connoître, fît de l'amour de la Patrie l'amour des Citoyens plutôt que celui de la terre.

J'aurois voulu naître dans un païs

VIII DEDICACE.

où le Souverain & le peuple ne pussent avoir qu'un seul & même intérêt, afin que tous les mouvemens de la machine ne tendissent jamais qu'au bonheur commun; ce qui ne pouvant se faire à moins que le Peuple & le Souverain ne soient une même personne, il s'ensuit que j'aurois voulu naître sous un gouvernement démocratique, sagement tempéré.

J'aurois voulu vivre & mourir libre, c'est-à-dire tellement soumis aux loix que ni moi ni per-
sonne

DEDICACE. IX

sonne n'en pût secouer l'honorable joug; Ce joug salutaire & doux, que les têtes les plus fières portent d'autant plus docilement qu'elles sont faites pour n'en porter aucun autre.

J'aurois donc voulu que personne dans l'état n'eût pû se dire au-dessus de la loi, & que Personne au dehors n'en pût imposer que l'état fût obligé de reconnoître. Car quelle que puisse être la constitution d'un gouvernement, s'il s'y trouve un seul homme qui ne

X DEDICACE.

soit pas soumis à la loi, tous les autres sont nécessairement à la discrétion de celui-là ; (*) Et s'il y a un Chef national, & un autre Chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puissent faire, il est impossible que l'un & l'autre soient bien obéis & que l'état soit bien gouverné.

Je n'aurois point voulu habiter une République de nouvelle institution, quelque bonnes loix qu'elle pût avoir; de peur que le gouvernement autrement constitué

DEDICACE. XI

tué peut-être qu'il ne faudroit pour le moment, ne convenant pas aux nouveaux Citoyens, ou les Citoyens au nouveau gouvernement, l'état ne fût sujet à être ébranlé & détruit presque dès sa naissance. Car il en est de la liberté comme de ces alimens solides & succulens, ou de ces vins généreux, propres à nourrir & fortifier les temperamens robustes qui en ont l'habitude, mais qui accablent, ruinent & enyvrent les foibles & délicats qui n'y sont point

XII DEDICACE.

point faits. Les Peuples une fois accoutumés à des Maîtres ne sont plus en état de s'en passer. S'ils tentent de secouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté; que prenant pour elle une licence effrénée qui lui est opposée, leurs revolutions les livrent presque toujours à des seducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes. Le Peuple Romain lui-même, ce modèle de tous les Peuples libres, ne fut point en état de se gouverner en sortant de l'oppression des

Tar-

DEDICACE. XIII

Tarquins. Avili par l'esclavage & les travaux ignominieux qu'ils lui avoient imposés, ce n'étoit d'abord qu'une stupide Populace qu'il falut ménager & gouverner avec la plus grande sagesse, afin que s'accoutumant peu à peu à respirer l'air salubre de la liberté, ces âmes énervées ou plutôt abruties sous la tyrannie, acquissent par degrés cette sévérité de mœurs & cette fierté de courage qui en firent enfin le plus respectable de tous les Peuples. J'aurois donc
cherché

XIV DEDICACE.

cherché pour ma Patrie une heureuse & tranquille République dont l'ancienneté se perdît en quelque forte dans la nuit des tems ; qui n'eût éprouvé que des atteintes propres à manifester & affermir dans ses habitans le courage & l'amour de la Patrie , & où les Citoyens accoutumés de longue main à une sage indépendance, fussent, non seulement libres, mais dignes de l'être.

J'aurois voulu me choisir une Patrie, détournée par une heureuse
impuif-

DEDICACE. XV

impuissance du féroce amour des Conquêtes , & garantie par une position encore plus heureuse de la crainte de devenir elle-même la Conquête d'un autre Etat : Une Ville libre placée entre plusieurs Peuples dont aucun n'eût intérêt à l'envahir , & dont chacun eût intérêt d'empêcher les autres de l'envahir eux mêmes : Une République , en un mot , qui ne tentât point l'ambition de ses voisins & qui pût raisonnablement compter sur leur secours au besoin. Il s'ensuit

**

que

XVI DEDICACE.

que dans une position si heureuse, elle n'auroit eu rien à craindre que d'elle-même, & que si ses Citoyens s'étoient exercés aux armes, c'eût été plutôt pour entretenir chez eux cette ardeur guerrière & cette fierté de courage qui sied si bien à la liberté & qui en nourrit le goût, que par la nécessité de pourvoir à leur propre défense.

J'aurois cherché un País où le droit de législation fût commun à tous les Citoyens; car qui peut mieux savoir qu'eux sous qu'elles con-

DEDICACE. XVII

conditions il leur convient de vivre ensemble dans une même société? Mais je n'aurois pas approuvé des Plebiscites semblables à ceux des Romains où les Chefs de l'Etat & les plus intéressés à sa conservation étoient exclus des délibérations dont souvent dépendoit son salut, & où par une absurde conséquence les Magistrats étoient privés des droits dont jouissoient les simples Citoyens.

Au contraire, j'aurois désiré que pour arrêter les projets intéressés

XVIII D E D I C A C E.

& mal conçus, & les innovations dangereuses qui perdirent enfin les Atheniens, chacun n'eût pas le pouvoir de proposer de nouvelles Loix à sa fantaisie; que ce droit appartint aux seuls Magistrats; qu'ils en usassent même avec tant de circonspection, que le Peuple de son côté fût si réservé à donner son consentement à ces Loix, & que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de solennité, qu'avant que la constitution fût ébranlée on eût le tems de se convaincre

D E D I C A C E. XIX

vaincre que c'est surtout la grande antiquité des Loix qui les rend saintes & vénérables, que le Peuple méprise bientôt celles qu'il voit changer tous les jours, & qu'en s'accoutumant à négliger les anciens usages sous prétexte de faire mieux, on introduit souvent de grands maux pour en corriger de moindres.

J'aurois fui surtout, comme nécessairement mal gouvernée, une République où le Peuple croyant pouvoir se passer de ses Magistrats

XX DEDICACE.

ou ne leur laisser qu'une autorité précaire , auroit imprudemment gardé l'administration des affaires Civiles & l'exécution de ses propres Loix; telle dut être la grossière constitution des premiers gouvernemens sortant immédiatement de l'état de Nature, & tel fut encore un des Vices qui perdirent la République d'Athenes.

Mais j'aurois choisi celle où les particuliers se contentant de donner la sanction aux Loix, & de décider en Corps & sur le rapport
des

DEDICACE. XXI

des Chefs, les plus importantes affaires publiques, établirent des tribunaux respectés, en distingueroient avec soin les divers départemens; éliroient d'année en année les plus capables & les plus intègres de leurs Concitoyens pour administrer la Justice & gouverner l'Etat; & où la Vertu des Magistrats portant ainsi témoignage de la sagesse du Peuple, les uns & les autres s'honoreroient mutuellement. De sorte que si jamais de funestes mal-entendus venoient à

XXII D E D I C A C E.

troubler la concorde publique, ces tems mêmes d'aveuglement & d'erreurs fussent marqués par des témoignages de modération, d'estime réciproque, & d'un commun respect pour les Loix; présages & garants d'une réconciliation sincère & perpétuelle.

Tels sont, Magnifiques, très-honorés, & Souverains Seigneurs, les avantages que j'aurois recherchés dans la Patrie que je me ferois choisir. Que si la providence y avoit ajouté de plus une situation

D E D I C A C E. XXIII

tuation charmante, un Climat tempéré, un pays fertile, & l'aspect le plus délicieux qui soit sous le Ciel, je n'aurois désiré pour combler mon bonheur que de jouir de tous ces biens dans le sein de cette heureuse Patrie, vivant paisiblement dans une douce société avec mes Concitoyens, exerçant envers eux, & à leur exemple, l'humanité, l'amitié & toutes les vertus, & laissant après moi l'honorable mémoire d'un homme de bien, & d'un honnête & vertueux Patriote.

* * 5

Si,

XXIV DEDICACE.

Si, moins heureux ou trop tard sage, je m'étois vû réduit à finir en d'autres Climats une infirme & languissante carrière, regrettant inutilement le repos & la Paix dont une jeunesse imprudente m'auroit privé; j'aurois du moins nourri dans mon ame ces mêmes sentimens dont je n'aurois pû faire usage dans mon païs, & pénétré d'une affection tendre & desintéressée pour mes Concitoyens éloignés, je leur aurois adressé du fond de mon cœur
à

DEDICACE. XXV

à peu près le discours suivant.

Mes chers Concitoyens ou plutôt mes frères, puisque les liens du sang ainsi que les Loix nous unissent presque tous, il m'est doux de ne pouvoir penser à vous, sans penser en même tems à tous les biens dont vous jouissés & dont nul de vous peut-être ne sent mieux le prix que moi qui les ai perdus. Plus je réfléchis sur votre situation Politique & Civile, & moins je puis imaginer que la nature des choses humaines puisse en
com-

xxvi D E D I C A C E.

comporter une meilleure. Dans tous les autres Gouvernemens, quand il est question d'assurer le plus grand bien de l'Etat, tout se borne toujours à des projets en idées, & tout au plus à de simples possibilités. Pour vous, votre bonheur est tout fait, il ne faut qu'en jouir, & vous n'avez plus besoin pour devenir parfaitement heureux, que de savoir vous contenter de l'être. Votre Souveraineté acquise ou recouvrée à la pointe de l'épée, & conservée durant deux siècles

D E D I C A C E. xxvii

cles à force de valeur & de sagesse, est enfin pleinement & universellement reconnuë. Des Traités honorables fixent vos limites, assurent vos droits, & affermissent votre repos. Votre constitution est excellente, dictée par la plus sublime raison, & garantie par des Puissances amies & respectables; votre état est tranquille, vous n'avez ni guerres ni conquérans à craindre; vous n'avez point d'autres maîtres que de sages loix que vous avez faites, administrées par
des

xxviii D E D I C A C E.

des Magistrats intégres qui font de votre choix; vous n'êtes ni assez riches pour vous énerver par la mollesse & perdre dans de vaines delices le goût du vrai bonheur & des solides vertus, ni assez pauvres pour avoir besoin de plus de secours étrangers que ne vous en procure votre industrie; & cette liberté précieuse qu'on ne maintient chez les grandes Nations qu'avec des Impôts exorbitans, ne vous coute presque rien à conserver.

Puif-

D E D I C A C E. xxix

Puisse durer toujours pour le bonheur de ses Citoyens & l'exemple des Peuples une République si sagement & si heureusement constituée! Voilà le seul vœu qui vous reste à faire, & le seul soin qui vous reste à prendre. C'est à vous seuls désormais, non à faire votre bonheur, vos Ancêtres vous en ont évité la peine, mais à le rendre durable par la sagesse d'en bien user. C'est de votre union perpétuelle, de votre obéissance aux loix; de
votre

xxx D E D I C A C E.

vôtre respect pour leurs Ministres
que dépend votre conservation.
S'il reste parmi vous le moindre
germe d'aigreur ou de défiance,
hâtez vous de le détruire
comme un levain funeste d'où
resulteroient tôt ou tard vos mal-
heurs & la ruine de l'état : Je
vous conjure de rentrer tous au
fond de votre Cœur & de con-
sulter la voix secrète de votre
conscience. Quelqu'un parmi vous
connoît-il dans l'univers un Corps
plus intègre, plus éclairé, plus respec-

D E D I C A C E. xxxi

respectable que celui de votre Ma-
gistrature. Tous ses membres ne
vous donnent ils pas l'exemple de
la moderation, de la simplicité de
mœurs, du respect pour les loix &
de la plus sincère reconciliation :
rendez donc sans réserve à de si
sages Chefs cette salutaire confian-
ce que la raison doit à la vertu ;
songez qu'ils sont de votre choix,
qu'ils le justifient, & que les hon-
neurs dûs à ceux que vous avez
constitués en dignité retombent
nécessairement sur vous mêmes.

Nul

XXXII D E D I C A C E.

Nul de vous n'est assez peu éclairé pour ignorer qu'où cesse la vigueur des loix & l'autorité de leurs défenseurs, il ne peut y avoir ni sûreté ni liberté pour personne. De quoi s'agit il donc entre vous que de faire de bon cœur & avec une juste confiance ce que vous serez toujours obligés de faire par un véritable intérêt, par devoir, & pour la raison. Qu'une coupable & funeste indifférence pour le maintien de la constitution, ne vous fasse jamais né-

gli-

D E D I C A C E. XXXIII

glier au besoin les sages avis des plus éclairés & des plus zélés d'entre vous : Mais que l'équité, la modération, la plus respectueuse fermeté, continuent de régler toutes vos démarches & de montrer en vous à tout l'univers l'exemple d'un Peuple fier & modesté, aussi jaloux de sa gloire que de sa liberté. Gardez-vous, sur tout & ce sera mon dernier Conseil, d'écouter jamais des interprétations sinistres & des discours envenimés dont les motifs secrets sont sou-

XXXIV D E D I C A C E.

vent plus dangereux que les actions qui en font l'objet. Toute une maison s'éveille & se tient en allarmes aux premiers cris d'un bon & fidèle Gardien qui n'aboye jamais qu'à l'approche des Voleurs; mais on haït l'importunité de ces animaux bruyans qui troublent sans cesse le repos public, & dont les avertissemens continuels & déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires.

Et vous **MAGNIFIQUES
ET TRES' HONORE'S SEI-
GNEURS;**

D E D I C A C E. XXXV

GNEURS; vous dignes & respectables Magistrats d'un Peuple libre; permettez moi de vous offrir en particulier mes hommages & mes devoirs. S'il y a dans le monde un rang propre à illustrer ceux qui l'occupent, c'est sans doute celui que donnent les talens & la vertu, celui dont vous vous êtes rendus dignes, & auquel vos Concitoyens vous ont élevés. Leur propre mérite ajoute encore au vôtre un nouvel éclat, & choisis par des hommes capables d'en

*** 3

gou-

xxxvi D E D I C A C E.

gouverner d'autres, pour les gouverner eux-mêmes, je vous trouve autant au dessus des autres Magistrats, qu'un Peuple libre, & surtout celui que vous avez l'honneur de conduire, est par ses lumières & par sa raison au dessus de la populace des autres Etats.

Qu'il me soit permis de citer un exemple dont il devrait rester de meilleures traces, & qui sera toujours présent à mon Cœur. Je ne me rappelle point sans la plus douce émotion la mémoire du ver-

tueux

D E D I C A C E. xxxvii

tueux Citoyen de qui j'ai reçu le jour, & qui souvent entretint mon enfance du respect qui vous étoit dû. Je le vois encore vivant du travail de ses mains, & nourrissant son ame des Verités les plus sublimes. Je vois Tacite, Plutarque, & Grotius, mêlés devant lui avec les instrumens de son métier. Je vois à ses côtés un fils chéri recevant avec trop peu de fruit les tendres instructions du meilleur des Pères. Mais si les égaremens d'une folle jeunesse me firent oublier

4

du.

xxxviii D E D I C A C E.

durant un tems de si sages leçons, j'ai le bonheur d'éprouver enfin que quelque penchant qu'on ait vers le vice, il est difficile qu'une éducation dont le cœur se mêle reste perdue pour toujours.

Tels sont **MAGNIFIQUES ET TRÈS HONORÉS SEIGNEURS**, les Citoyens & même les simples habitans nés dans l'Etat que vous gouvernez; tels sont ces hommes instruits & sensés dont, sous le nom d'Ouvriers & de Peuple, on a chez les autres Nations

D E D I C A C E. xxxix

tions des idées si basses & si fausses. Mon Père, je l'avoue avec joye, n'étoit point distingué parmi ses concitoyens; il n'étoit que ce qu'ils sont tous, & tel qu'il étoit, il n'y a point de País où sa société n'eût été recherchée, cultivée, & même avec fruit, par les plus honnêtes gens. Il ne m'appartient pas, & grace au Ciel, il n'est pas nécessaire de vous parler des égards que peuvent attendre de vous des hommes de cette trempe, vos égaux par l'éduca-

*** 5 tion,

XL DEDICACE.

tion, ainsi que par les droits de la nature & de la naissance; vos inferieurs par leur volonté, par la préférence qu'ils devoient à votre mérite, qu'ils lui ont accordée, & pour laquelle vous leur devez à votre tour une forte de reconnaissance. J'apprens avec une vive satisfaction de combien de douceur & de condescendance vous temperez avec eux la gravité convenable aux ministres des Loix, combien vous leur rendez en estime & en attentions ce qu'ils vous doi-

DEDICACE. XLI

doivent d'obéissance & de respects; conduite pleine de justice & de sagesse, propre à éloigner de plus en plus la mémoire des événemens malheureux qu'il faut oublier pour ne les revoir jamais: conduite d'autant plus judicieuse que ce Peuple équitable & genereux se fait un plaisir de son devoir, qu'il aime naturellement à vous honorer, & que les plus ardens à soutenir leurs droits, sont le plus portés à respecter les vôtres.

Il ne doit pas être étonnant
que

XLII DEDICACE.

que les Chefs d'une Société Civile en aiment la gloire & le bonheur, mais il l'est trop pour le repos des hommes que ceux qui se regardent comme les Magistrats, ou plutôt comme les maîtres d'une Patrie plus sainte & plus sublime, témoignent quelque amour pour la Patrie terrestre qui les nourrit. Qu'il m'est doux de pouvoir faire en nôtre faveur une exception si rare, & placer au rang, de nos meilleurs Citoyens, ces zélés, dépositaires des dogmes sacrés

DEDICACE. XLIII

crés autorisés par les loix, ces vénérables Pasteurs des ames, dont la vive & douce éloquence porte d'autant mieux dans les Cœurs les maximes de l'Evangile, qu'ils commencent toujours par les pratiquer eux-mêmes ! Tout le monde fait avec quel succès le grand art de la Chaire est cultivé à Genève; Mais, trop accoutumés à voir dire d'une manière & faire d'une autre, peu de Gens savent jusqu'à quel point l'esprit du Christianisme, la sainteté des mœurs, la févérité

XLIV. DEDICACE.

vérité pour soi-même & la douceur pour autrui, régner dans le Corps de nos Ministres. Peut-être appartient-il à la seule Ville de Genève de montrer l'exemple édifiant d'une aussi parfaite union entre une Société de Théologiens & de Gens de Lettres. C'est en grande partie sur leur sagesse & leur modération reconnues, c'est sur leur zèle pour la prospérité de l'Etat que je fonde l'espérance de son éternelle tranquillité; & je remarque avec un plaisir mêlé d'étonnement

DEDICACE. XLV

ment & de respect, combien ils ont d'horreur pour les affreuses maximes de ces hommes sacrés & barbares dont l'Histoire fournit plus d'un exemple, & qui, pour soutenir les prétendus droits de Dieu, c'est-à-dire leurs intérêts, étoient d'autant moins avarés du sang humain qu'ils se flattoient que le leur seroit toujours respecté.

Pourrois-je oublier cette précieuse moitié de la République qui fait le bonheur de l'autre, & dont la douceur & la sagesse y maintien-

XLVI D E D I C A C E.

tiennent la paix & les bonnes mœurs ? Aimables & vertueuses Citoyennes , le sort de votre sexe fera toujours de gouverner le nôtre. Heureux ! quand votre chaste pouvoir exercé seulement dans l'union conjugale , ne se fait sentir que pour la gloire de l'Etat & le bonheur public. C'est ainsi que les femmes commandoient à Sparte, & c'est ainsi que vous méritez de commander à Genève. Quel homme barbare pourroit résister à la voix de l'honneur & de la raison

D E D I C A C E. XLVII

son dans la bouche d'une tendre épouse ; & qui ne mépriseroit un vain luxe, en voyant votre simple & modeste parure , qui par l'éclat qu'elle tient de vous, semble être la plus favorable à la beauté ? C'est donc à vous de maintenir toujours par votre aimable & innocent empire & par votre esprit insinuant l'amour des loix dans l'Etat & la Concorde parmi les Citoyens ; de réunir par d'heureux mariages les familles divisées ; & sur-tout , de corriger par la persuasive douceur

**** de

XLVIII D E D I C A C E.

de vos leçons & par les graces
modestes de votre entretien, les
travers que nos jeunes Gens vont
prendre en d'autres païs, d'où, au
lieu de tant de choses utiles dont
ils pourroient profiter ils ne rap-
portent, avec un ton puerile &
des airs ridicules pris parmi des
femmes perdues, que l'admiration
de je ne fais quelles prétendues
grandeurs, frivoles dedomage-
mens de la servitude, qui ne
vaudront jamais l'auguste liberté.
Soyez donc toujours ce que vous
êtes,

D E D I C A C E. XLIX

êtes, les chastes gardiennes des
mœurs & les doux liens de la
paix, & continuez de faire valoir
en toute occasion les droits du
Cœur & de la Nature au profit
du devoir & de la vertu.

Je me flatte de n'être point d'é-
menti par l'événement, en fon-
dant sur de tels garands l'espoir du
bonheur commun des Citoyens &
de la gloire de la République.
J'avouë qu'avec tous ces avanta-
ges, elle ne brillera pas de cet
éclat dont la plupart des yeux sont
**** 2 éblouis

L DEDICACE.

éblouis & dont le puerile & funeste goût est le plus mortel ennemi du bonheur & de la liberté. Qu'une jeunesse dissolue aille chercher ailleurs des plaisirs faciles & de longs repentirs. Que les prétendus gens de goût admirent en d'autres lieux la grandeur des Palais, la beauté des équipages, les superbes ameublements, la pompe des spectacles, & tous les raffinemens de la mollesse & du luxe. A Genève, on ne trouvera que des hommes,
mais

DEDICACE. LI

mais pourtant un tel spectacle a bien son prix, & ceux qui le rechercheront vaudront bien les admirateurs du reste.

Daignez MAGNIFIQUES, TRES HONORES ET SOUVERAINS SEIGNEURS, recevoir tous avec la même bonté les respectueux temoignages de l'intérêt que je prends à votre prospérité commune. Si j'étois assés malheureux pour être coupable de quelque transport indiscret dans cette vive effusion de mon Cœur,

**** 3

je

LII DEDICACE.

je vous supplie de le pardonner à la tendre affection d'un vrai Patriote, & au zèle ardent & légitime d'un homme qui n'envise point de plus grand bonheur pour lui-même que celui de vous voir tous heureux.

Je suis avec le plus profond respect

MAGNIFIQUES, TRÈS HONORÉS,
ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

A Chamberi ; le Votre très humble & très-obeissant serviteur & Concitoyen.
12. Juin 1754.

JEAN JAKES ROUSSEAU.

P R É F A C E.



A plus utile & la moins avancée de toutes les connoissances humaines me paroît être celle de l'homme (* 2.), & j'ose dire que la seule inscription du Temple de Delphes contenoit un Precepte plus important & plus difficile que tous les gros Livres des Moralistes. Aussi je regarde le sujet de ce Discours comme une des questions les plus intéressantes que la Philosophie puisse proposer, & malheureusement pour nous comme une des plus épineuses que les Philosophes puissent résoudre: Car comment connoître la source de l'inégalité parmi les hommes, si l'on ne commence par

**** 4 les

LIV P R E F A C E.

les connoître eux mêmes? & comment l'homme viendra-t-il à bout de se voir tel que l'a formé la Nature, à travers tous les changemens que la succession des tems & des choses a dû produire dans sa constitution originelle, & de démêler ce qu'il tient de son propre fond d'avec ce que les circonstances & ses progrès ont ajouté ou changé à son Etat primitif? semblable à la statue de Glaucus que le tems, la mer & les orages avoient tellement défigurée, qu'elle ressembloit moins à un Dieu qu'à une Bête féroce, l'ame humaine altérée au sein de la société par mille causes sans cesse renaissantes, par l'acquisition d'une multitude de connoissances & d'erreurs, par les changemens arrivés à la constitution des Corps, & par le choc con-

tinuel

P R E F A C E. LV

tinuel des passions, a, pour ainsi dire, changé d'apparence au point d'être presque méconnoissable; & l'on n'y retrouve plus, au lieu d'un être agissant toujours par des Principes certains & invariables, au lieu de cette Celeste & majestueuse simplicité dont son Auteur l'avoit empreinte, que le difforme contraste de la passion qui croit raisonner & de l'entendement en délire.

Ce qu'il y a de plus cruel encore, c'est que tous les progrès de l'Espèce humaine l'éloignant sans cesse de son état primitif, plus nous accumulons de nouvelles connoissances, & plus nous nous ôtons les moyens d'acquiescer la plus importante de toutes, & que c'est en un sens à force d'étudier l'homme que nous nous sommes mis hors d'état de le connoître.

**** 5

II

LVI P R E F A C E.

Il est aisé de voir que c'est dans ces changemens successifs de la constitution humaine qu'il faut chercher la première origine des différences qui distinguent les hommes, lesquels d'un commun aveu sont naturellement aussi égaux entr'eux que l'étoient les animaux de chaque espèce, avant que diverses causes Physiques eussent introduit dans quelques-unes les variétés que nous y remarquons. En effet, il n'est pas concevable que ces premiers changemens, par quelque moyen qu'ils soient arrivés, aient altéré tout à la fois & de la même manière tous les Individus de l'espèce; mais les uns s'étant perfectionnés ou détériorés, & ayant acquis diverses qualités bonnes ou mauvaises qui n'étoient point inhérentes à leur Nature, les autres restèrent plus longtems dans

P R E F A C E. LVII

dans leur Etat originel; & telle fut parmi les hommes la première source de l'inégalité, qu'il est plus aisé de démontrer ainsi en général, que d'en assigner avec précision les véritables causes.

Que mes Lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'ose me flatter d'avoir vu ce qui me paroît si difficile à voir. J'ai commencé quelques raisonnemens; J'ai hasardé quelques conjectures, moins dans l'espoir de résoudre la question que dans l'intention de l'éclaircir & de la réduire à son véritable état. D'autres pourront aisément aller plus loin dans la même route, sans qu'il soit facile à personne d'arriver au terme. Car ce n'est pas une légère entreprise de démêler ce qu'il y a d'originale & d'artificiel dans la Nature actuelle de l'hom-

LVIII P R E F A C E.

l'homme, & de bien connoître un Etat qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais, & dont il est pourtant nécessaire d'avoir des Notions justes pour bien juger de nôtre état présent. Il faudroit même plus de Philosophie qu'on ne pense à celui qui entreprendroit de déterminer exactement les précautions à prendre pour faire sur ce sujet de solides observations; & une bonne solution du Problème suivant ne me paroîtroit pas indigne des Aristotes & des Plines de nôtre siècle. *Quelles expériences seroient nécessaires pour parvenir à connoître l'homme naturel; & quels sont les moyens de faire ces expériences au sein de la société?* Loin d'entreprendre de résoudre ce Problème, je crois en avoir assez médité le
Sujet,

P R E F A C E. LIX

Sujet, pour oser répondre d'avance que les plus grands Philosophes ne seront pas trop bons pour diriger ces expériences, ni les plus puissants souverains pour les faire; concours auquel il n'est guères raisonnable de s'attendre surtout avec la persévérance ou plutôt la succession de lumières & de bonne volonté nécessaire de part & d'autre pour arriver au succès.

Ces recherches si difficiles à faire, & auxquelles on a si peu songé jusqu'ici, sont pourtant les seuls moyens qui nous restent de lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connoissance des fondemens réels de la société humaine. C'est cette ignorance de la nature de l'homme qui jette tant d'incertitude & d'obscurité sur la véritable définition du droit naturel: car l'idée
du

LX P R E F A C E.

du droit, dit Mr. Burlamaqui, & plus encore celle du droit naturel, sont manifestement des idées relatives à la Nature de l'homme. C'est donc de cette Nature même de l'homme, continue-t-il, de sa constitution & de son Etat qu'il faut déduire les principes de cette science.

Ce n'est point sans surprise & sans scandale qu'on remarque le peu d'accord qui règne sur cette importante matière entre les divers Auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves Ecrivains à peine en trouve-t-on deux qui soient du même avis sur ce point. Sans parler des Anciens Philosophes qui semblent avoir pris à tâche de se contredire entre eux sur les principes les plus fondamentaux, les Jurisconsultes Romains assujettissent indifféremment

P R E F A C E. LXI

ment l'homme & tous les autres animaux à la même Loy naturelle, parce qu'ils considèrent plutôt sous ce nom la Loy que la Nature s'impose à elle-même que celle qu'elle prescrit; ou plutôt, à cause de l'acception particulière selon laquelle ces Jurisconsultes entendent le mot de Loy qu'ils semblent n'avoir pris en cette occasion que pour l'expression des rapports généraux établis par la nature entre tous les êtres animés, pour leur commune conservation. Les Modernes ne reconnaissant sous le nom de Loy qu'une règle prescrite à un être moral, c'est-à-dire intelligent, libre, & considéré dans ses rapports avec d'autres êtres, bornent conséquemment au seul animal doué de raison, c'est-à-dire à l'homme, la compétence de la Loy naturelle; mais

LXIV P R E F A C E.

fer des définitions, & d'expliquer la nature des choses par des convenances presque arbitraires.

Mais tant que nous ne connoîtrons point l'homme naturel, c'est en vain que nous voudrions déterminer la Loi qu'il a reçue ou celle qui convient le mieux à sa constitution. Tout ce que nous pouvons voir très clairement au sujet de cette Loi, c'est que non seulement pour qu'elle soit loi il faut que la volonté de celui qu'elle oblige puisse s'y soumettre avec connoissance; Mais qu'il faut encore pour qu'elle soit naturelle qu'elle parle immédiatement par la voix de la Nature.

Laisant donc tous les livres scientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits, & méditant sur les premières & plus sim-

P R E F A C E. XLV

ples opérations de l'Ame humaine, j'y crois appercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à nôtre bien-être & à la conservation de nous mêmes, & l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou souffrir tout Etre sensible & principalement nos semblables. C'est du concours & de la combinaison que nôtre esprit est en état de faire de ces deux Principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que me paroissent découler toutes les règles du droit naturel; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres fondemens, quand par ses développemens successifs elle est venue à bout d'étouffer la Nature.

De cette manière, on n'est point
* * * 2 obligé

LXVI P R E F A C E.

obligé de faire de l'homme un Philosophe avant que d'en faire un homme; ses devoirs envers autrui ne lui sont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la Sagesse; & tant qu'il ne résistera point à l'impulsion intérieure de la commisération, il ne fera jamais du mal à un autre homme ni même à aucun être sensible, excepté dans le cas légitime où sa conservation se trouvant intéressée, il est obligé de se donner la préférence à lui-même. Par ce moyen, on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la Loi naturelle: Car il est clair que, dépourvus de lumières & de liberté, ils ne peuvent reconnoître cette Loi; mais tenant en quelque chose à notre nature par la sensibilité dont ils sont doués, on jugera qu'ils doivent aussi

P R E F A C E. LXVII

aussi participer au droit naturel, & que l'homme est assujetti envers eux à quelque espèce de devoirs. Il semble, en effet, que si je suis obligé de ne faire aucun mal à mon semblable, c'est moins parce qu'il est un être raisonnable que parce qu'il est un être sensible; qualité qui étant commune à la bête & à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

Cette même étude de l'homme originel, de ses vrais besoins, & des principes fondamentaux de ses devoirs, est encore le seul bon moyen qu'on puisse employer pour lever ces foules de difficultés qui se présentent sur l'origine de l'inégalité morale, sur les vrais fondemens du Corps politique, sur les droits réciproques de ses membres, &

LXVIII P R E F A C E.

sur mille autres questions semblables, aussi importantes que mal éclaircies.

En considérant la société humaine d'un regard tranquille & désintéressé, elle ne semble montrer d'abord que la violence des hommes puissans & l'oppression des foibles ; l'esprit se révolte contre la dureté des uns ; on est porté à déplorer l'aveuglement des autres ; & comme rien n'est moins stable parmi les hommes que ces relations extérieures que le hazard produit plus souvent que la sagesse, & qu'on appelle foiblesse ou puissance, richesse ou pauvreté, les établissemens humains paroissent au premier coup d'œil fondés sur des monceaux de Sable mouvant ; ce n'est qu'en les examinant de près, ce n'est qu'après avoir écarté la poussière & le sable qui environnent l'Edifice, qu'on apper-

P R E F A C E. LXIX

apperçoit la base inébranlable sur laquelle il est élevé ; & qu'on apprend à en respecter les fondemens. Or sans l'étude sérieuse de l'homme, de ses facultés naturelles, & de leurs développemens successifs, on ne viendra jamais à bout de faire ces distinctions, & de séparer dans l'actuelle constitution des choses, ce qu'a fait la volonté divine d'avec ce que l'art humain a prétendu faire. Les recherches Politiques & morales auxquelles donne lieu l'importante question que j'examine, sont donc utiles de toutes manières, & l'histoire hypothétique des gouvernemens, est pour l'homme une leçon instructive à tous égards. En considérant ce que nous serions devenus, abandonnés à nous mêmes, nous devons apprendre à bénir celui dont la main bienfaisante,

LXX P R E F A C E.

corrigeant nos institutions & leur donnant une affiété inébranlable, à prévenu les desordres qui devroient en résulter, & fait naître nôtre bonheur des moyens qui sembloient devoir combler nôtre misère.

*Quem te Deus esse
Fussit, & humanâ quâ parte locatus es in re,
Disce.*

A V E R.

AVERTISSEMENT

SUR LES NOTES.

J'ay ajouté quelques notes à cet ouvrage selon ma coutume paresseuse de travailler à bâton rompu. Ces notes s'écartent quelquefois assés du sujet pour n'être pas bonnes à lire avec le texte. Je les ai donc rejettées à la fin du Discours, dans lequel j'ai tâché de suivre de mon mieux le plus droit chemin. Ceux qui auront le courage de recommencer, pourront s'amuser la seconde fois à battre les buissons, & tenter de parcourir les notes; il y aura peu de mal que les autres ne les lisent point du tout.

Q U E S T I O N

Proposée par l'Académie de Dijon.

Quelle est l'origine de l'inégalité
parmi les hommes, & si elle est au-
torisée par la Loy naturelle.

D I S C O U R S

*SUR L'ORIGINE, ET LES FONDEMENTS
DE L'INEGALITE' PARMI LES HOMMES.*

Est de l'homme que j'ai à par-
ler, & la question que j'examine
m'apprend que je vais parler à
des hommes, car on n'en propose point de
semblables quand on craint d'honorer la vé-
rité. Je défendrai donc avec confiance la
cause de l'humanité devant les sages qui m'y
invitent, & je ne ferai pas mécontent de
moi même si je me rends digne de mon su-
jet & de mes juges.

Je conçois dans l'Espece humaine deux
fortes d'inégalité; l'une que j'appelle naturel-
le ou Phisique, parce qu'elle est établie par
la Nature, & qui consiste dans la différen-

A ce

2 DISCOURS.

ce des âges, de la santé, des forces du Corps, & des qualités de l'Esprit, ou de l'Ame; L'autre qu'on peut appeller inégalité morale, ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention, & qu'elle est établie, ou du moins autorisée par le consentement des Hommes. Celle-ci consiste dans les différents Privileges, dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres, comme d'être plus riches, plus honorés, plus Puissants qu'eux, ou mêmes de s'en faire obéir.

On ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité Naturelle, parce que la réponse se trouveroit énoncée dans la simple définition du mot: On peut encore moins chercher, s'il n'y auroit point quelque liaison essentielle entre les deux inégalités; car ce
feroit

DISCOURS. 3

feroit demander, en d'autres termes, si ceux qui commandent valent nécessairement mieux, que ceux qui obéissent, & si la force du Corps ou de l'Esprit, la sagesse ou la vertu, se trouvent toujours dans les mêmes individus, en proportion de la Puissance, ou de la Richesse: Question bonne peut être à agiter entre des Esclaves entendus de leurs Maîtres, mais qui ne convient pas à des Hommes raisonnables & libres, qui cherchent la vérité.

De quoi s'agit il donc précisément dans ce Discours? De marquer dans le progrès des choses, le moment où le Droit succédant à la Violence, la Nature fut soumise à la Loi; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put se résoudre à servir le foible, & le Peuple à acheter un repos en

A 2 idée,

idée, au prix d'une félicité réelle.

Les Philosophes qui ont examiné les fondemens de la société, ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de Nature, mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'Homme dans cet état, la notion du Juste & de l'Injuste, sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion, ni même qu'elle lui fût utile : D'autres ont parlé du Droit Naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient, sans expliquer ce qu'ils entendoient par appartenir ; D'autres donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus foible, ont aussitôt fait naître le Gouvernement, sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité, & de gouvernement pût exister parmi les Hommes : Enfin

tous,

tous, parlant sans cesse de besoin, d'avidité, d'oppression, de desirs, & d'orgueil, ont transporté à l'état de Nature, des idées qu'ils avoient prises dans la société ; Ils parloient de l'Homme Sauvage, & ils peignoient l'homme Civil. Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart des nôtres de douter que l'Etat de Nature eût existé, tandis qu'il est évident, par la lecture des Livres Sacrés, que le premier Homme ayant reçu immédiatement de Dieu des lumières & des Preceptes, n'étoit point lui-même dans cet état, & qu'en ajoutant aux Ecrits de Moïse la foi que leur doit tout Philosophe Chrétien, il faut nier que, même avant le Déluge, les Hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de Nature, à moins qu'ils n'y soient retombés par quelque Evenement ex-

traor-

traordinaire : Paradoxe fort embarrassant à défendre, & tout à fait impossible à prouver.

COMMENÇONS donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les Recherches, dans les quelles on peut entrer sur ce Sujet, pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnemens hypothétiques & conditionnels; plus propres à éclaircir la Nature des choses, qu'à montrer la véritable origine, & semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du Monde. La Religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même ayant tiré les Hommes de l'état de Nature, ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent; mais elle ne nous défend pas de former

mer des conjectures tirées de la seule nature de l'homme & des Etres qui l'environnent, sur ce qu'auroit pu devenir le Genre-humain, s'il fût resté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande, & ce que je me propose d'examiner dans ce Discours. Mon sujet intéressant l'homme en général, je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les Nations, ou plutôt, oubliant les temps & les Lieux, pour ne songer qu'aux Hommes à qui je parle, je me supposerai dans le Lycée d'Athenes, repétant les Leçons de mes Maîtres, ayant les Platons & les Xenocrates pour Juges, & le Genre-humain pour Auditeur.

O Homme, de quelque Contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute; Voici ton histoire telle que j'ai cru la lire,

B

non

non dans les Livres de tes semblables qui font menteurs, mais dans la Nature qui ne ment jamais. Tout ce qui fera d'elle, fera vrai : Il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien sans le vouloir. Les temps dont je vais parler font bien éloignés : Combien tu as changé de ce que tu étois ! C'est pour ainsi dire la vie de ton espèce que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues, que ton éducation & tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le sens, un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arrêter ; Tu chercheras l'âge auquel tu desirois que ton Espèce se fût arrêtée. Mécontent de ton état présent, par des raisons qui annoncent à ta Postérité malheureuse de plus grands mécontentemens encore, peut-être

vou-

voudrois tu pouvoir rétrograder ; Et ce sentiment doit faire l'Eloge de tes premiers ayeux, la critique de tes contemporains, & l'effroi de ceux, qui auront le malheur de vivre après toi.



PREMIERE PARTIE.

QUELQUE important qu'il soit, pour bien juger de l'état naturel de l'Homme, de le considérer dès son origine, & de l'examiner, pour ainsi dire, dans le premier Embryon de l'espèce; je ne suivrai point son organisation à travers ses développemens successifs: Je ne m'arrêterai pas à rechercher dans le Système animal ce qu'il put être au commencement, pour devenir enfin ce qu'il est; Je n'examinerai pas, si, comme le pense Aristote, ses ongles alongés ne furent point d'abord des griffes crochues; s'il n'étoit point velu comme un ours, & si marchant à quatre (* 3.) pieds, (* 3.) ses regards dirigés vers la Terre, & bornés à un horizon de quelques pas, ne marquoient point à la fois le caractère,

tere, & les limites de ses idées. Je ne pourrois former sur ce sujet que des conjectures vagues, & presque imaginaires: L'Anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès, les observations des Naturalistes sont encore trop incertaines, pour qu'on puisse établir sur de pareils fondemens la baze d'un raisonnement solide; ainsi, sans avoir recours aux connoissances surnaturelles que nous avons sur ce point, & sans avoir égard aux changemens qui ont dû survenir dans la conformation, tant intérieure qu'extérieure de l'homme, à mesure qu'il appliquoit ses membres à de nouveaux usages, & qu'il se nourrissoit de nouveaux alimens, je le supposerai conformé de tous temps, comme je le vois aujourd'hui, marchant à deux pieds, se servant de ses mains comme nous faisons des

nôtres, portant ses regards sur toute la Nature, & mesurant des yeux la vaste étendue du Ciel.

EN dépouillant cet Etre, ainsi constitué, de tous les dons naturels qu'il a pu recevoir, & de toutes les facultés artificielles, qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès; En le considérant, en un mot, tel qu'il a dû fortir des mains de la Nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, mais à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous: Je le vois se rassasiant sous un chêne, se défalant au premier Ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas, & voilà ses besoins satisfaits.

LA Terre abandonnée à sa fertilité naturelle

relle (* a.), & couverte de forêts immenses que la Coignée ne mutila jamais, offre à chaque pas des Magazins & des retraites aux animaux de toute espèce. Les Hommes dispersés parmi eux, observent, imitent leur industrie, & s'élèvent ainsi jusqu'à l'instinct des Bêtes, avec cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre, & que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, se les approprie tous, se nourrit également de la plupart des aliments divers (* 4.) que les autres animaux se partagent (* 4.) & trouve par conséquent sa subsistance plus aisément que ne peut faire aucun d'eux.

Accoutumés des l'enfance aux intempéries de l'air, & à la rigueur des saisons, exercés à la fatigue, & forcés de défendre nus & sans armes leur vie & leur Proye

contre les autres Bêtes féroces, ou de leur échapper à la course, les Hommes se forment un tempérament robuste & presque inaltérable; Les Enfans, apportant au monde l'excellente constitution de leurs Peres, & la fortifiant par les même exercices qui l'ont produite, acquièrent ainsi toute la vigueur dont l'espèce humaine est capable. La nature en use précisément avec eux comme la Loi de Sparte avec les Enfans des Citoyens; Elle rend forts, & robustes ceux qui sont bien constitués & fait périr tous les autres; différente en cela de nos sociétés, où l'état, en rendant les Enfans onéreux aux Peres, les tue indistinctement avant leur naissance.

Le corps de l'homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse, il l'emploie à divers usages, dont, par le défaut d'exercice,

ce, les autres sont incapables, & c'est notre industrie qui nous ôte la force & l'agilité (c) que la nécessité l'oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache, son poignet romproit-il de si fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il si légèrement sur un arbre? S'il avoit eu un Cheval, feroit il si vite à la Course? Laissez à l'homme civilisé le tems de rassembler toutes ses machines autour de lui, on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme Sauvage; mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore, mettez-les nuds & dés-armés vis-à-vis l'un de l'autre, & vous reconnoîtrez bientôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout

evenement, & de se porter, (pour ainsi dire, toujours tout entier avec foi. (* 5.)

HOBBS prétend que l'homme est naturellement intrépide, & ne cherche qu'à attaquer, & combattre. Un Philosophe illustre pense au contraire, & Cumberland & Puffendorff l'assurent aussi, que rien n'est si timide que l'homme dans l'état de Nature, & qu'il est toujours tremblant, & prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'il apperçoit. Cela peut être ainsi pour les objets qu'il ne connoît pas, & je ne doute point qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux Spectacles, qui s'offrent à lui, toutes les fois qu'il ne peut distinguer le bien & le mal Physiques qu'il en doit attendre, ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir; circonstances

rare

rare dans l'état de Nature, où toutes choses marchent d'une manière si uniforme, & où la face de la Terre n'est point sujette à ces changemens brusques & continuels, qu'y causent les passions, & l'inconstance des Peuples réunis. Mais l'homme Sauvage vivant dispersé parmi les animaux, & se trouvant de bonne heure dans le cas de se mesurer avec eux, il en fait bientôt la comparaison, & sentant qu'il les surpasse plus en adresse, qu'ils ne le surpassent en force, il apprend à ne les plus craindre. Mettez un ours, ou un loup aux prises avec un Sauvage robuste; agile, courageux comme ils sont tous, armé de pierres, & d'un bon bâton, & vous verrez que le peril sera tout au moins réciproque, & qu'après plusieurs expériences pareilles, les Bêtes féroces qui n'aiment point à

s'atta-

s'attaquer l'une à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout aussi féroce qu'elles. - A l'égard des animaux qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adresse, il est vis à vis d'eux dans le cas des autres espèces plus foibles, qui ne laissent pas de subsister; avec cet avantage pour l'homme, que non moins dispos qu'eux à la course, & trouvant sur les arbres un refuge presque assuré; il a par tout le prendre & le laisser dans la rencontre, & le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroît pas qu'aucun animal fasse naturellement la guerre à l'homme, hors le cas de sa propre défense ou d'une extrême faim, ni témoigne contre lui de ces violentes antipathies qui semblent annoncer qu'une espèce est destinée par la Nature à servir de pâture à l'autre.

D'AUTRES

D'AUTRES ennemis plus redoutables, & dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de se défendre, sont les infirmités naturelles, l'enfance, la vieillesse, & les maladies de toute espèce; Tristes signes de notre foiblesse, dont les deux premiers sont communs à tous les animaux, & dont le dernier appartient principalement à l'homme vivant en Société. J'observe même, au sujet de l'Enfance, que la Mere portant partout son enfant avec elle, a beaucoup plus de facilité à le nourrir que n'ont les femelles de plusieurs animaux, qui sont forcées d'aller, & venir sans cesse avec beaucoup de fatigue, d'un côté pour chercher leur pâture, & de l'autre pour allaiter ou nourrir leurs petits. Il est vrai que si la femme vient à périr, l'enfant risque fort de périr avec elle; mais ce dan-

ger

ger est commun à cent autres espèces, dont les petits ne sont de longtems en état d'aller chercher eux-mêmes leur nourriture; & si l'Enfance est plus longue parmi nous, la vie étant plus longue aussi, tout est encore (* d.) à peu près égal en ce point, (* d.) quoi qu'il y ait sur la durée du premier âge, & (* 6.) sur le nombre des petits, (* 6.) d'autres règles, qui ne sont pas de mon Sujet. Chez les Vieillards, qui agissent & transpirent peu, le besoin d'alimens diminue avec la faculté d'y pourvoir; Et comme la vie Sauvage éloigne d'eux la goutte & les rhumatismes, & que la vieillesse est de tous les maux celui que les secours humains peuvent le moins soulager, ils s'éteignent enfin, sans qu'on s'aperçoive qu'ils cessent d'être, & presque sans s'en appercevoir eux mêmes.

A

A l'égard des maladies, je ne repeterai point les vaines & fausses déclamations, que font contre la Medecine la plupart des gens en santé; mais je demanderai s'il y a quelque observation solide de laquelle on puisse conclure que dans les Pays, où cet art est le plus négligé, la vie moyenne de l'homme soit plus courte que dans ceux où il est cultivé avec le plus de soin; Et comment cela pourroit il être, si nous nous donnons plus de maux que la Medecine ne peut nous fournir de Remèdes! L'extrême inégalité dans la manière de vivre, l'excès d'oïveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres, la facilité d'irriter & de satisfaire nos appetits & notre sensualité, les alimens trop recherchés des riches, qui les nourrissent de fucs échauffants & les accablent d'indigestions, la mauvaise nourtu-

re

re des Pauvres, dont ils manquent même le plus souvent, & dont le défaut les porte à surcharger avidement leur estomac dans l'occasion, les veilles, les excès de toute espèce, les transports immodérés de toutes les Passions, les fatigues, & l'épuisement d'Esprit, les chagrins, & les peines sans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames sont perpétuellement rongées; Voilà les funestes garands que la plupart de nos maux sont notre propre ouvrage, & que nous les aurions presque tous évités, en conservant la manière de vivre simple, uniforme, & solitaire qui nous étoit prescrite par la Nature. Si elle nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer, que l'état de réflexion est un état contre Nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé. Quand on songe à la
bonne

bonne constitution des Sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes, quand on fait qu'ils ne connoissent presque d'autres maladies que les blessures & la vieillesse, on est très porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des maladies humaines en suivant celle des Sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon, qui juge, sur certains Remedes employés ou approuvés par Podalyre & Macaon au siège de Troye, que diverses maladies que ces remedes devoient exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes.

Avec si peu de sources de maux, l'homme dans l'état de Nature n'a donc guères besoin de remedes, moins encore de Medecins; l'espèce humaine n'est point non plus à cet égard de pire condition que toutes les autres,

& il est aisé de savoir des Chasseurs si dans leurs courses ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Plusieurs en trouvent qui ont reçu des blessures considérables très-bien cicatrisées, qui ont eu des os & même des membres, rompus & repris sans autre Chirurgien que le tems, sans autre regime que leur vie ordinaire, & qui n'en sont pas moins parfaitement guéris, pour n'avoir point été tourmentés d'incisions, empoisonnés de Drogues, ni extenués de jeûnes. Enfin, quelque utile que puisse être parmi nous la medecine bien administrée, il est toujours certain, que si le Sauvage malade abandonné à lui-même n'a rien à espérer que de la Nature; en revanche il n'a rien à craindre que de son mal, ce qui rend souvent sa situation préférable à la notre.

GAR-

GARDONS nous donc de confondre l'homme Sauvage avec les hommes, que nous avons sous les yeux. La Nature traite tous les animaux abandonnés à ses soins avec une prédilection, qui semble montrer combien elle est jalouse de ce droit. Le Cheval, le Chat, le Taureau, l'Âne même ont la plupart une taille plus haute, tous une constitution plus robuste, plus de vigueur, de force, & de courage dans les forêts que dans nos maisons; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant Domestiques, & l'on diroit que tous nos soins à bien traiter, & nourrir ces animaux, n'aboutissent qu'à les abatardir. Il en est ainsi de l'homme même: En devenant sociable & Esclave, il devient foible, craintif, rampant, & sa manière de vivre molle & efféminée acheve d'énervier à la fois sa for-

C 2

ce

ce & son courage. Ajoutons qu'entre les conditions Sauvage & Domestique la différence d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête ; car l'animal, & l'homme ayant été traités également par la Nature, toutes les commodités que l'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise, sont autant de causes particulières qui le font dégénérer plus sensiblement.

Ce n'est donc pas un si grand malheur à ces premiers hommes, ni surtout un si grand obstacle à leur conservation, que la nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes ces inutilités, que nous croyons si nécessaires. S'ils n'ont pas la peau velue, ils n'en ont aucun besoin dans les Païs chauds, & ils savent bientôt, dans les Païs froids, s'appro-

prier

prier celles des Bêtes qu'ils ont vaincues ; s'ils n'ont que deux pieds pour courir, ils ont deux bras pour pourvoir à leur défense & à leurs besoins ; Leurs Enfans marchent peut-être tard & avec peine, mais les Meres les portent avec facilité ; avantage qui manque aux autres espèces, où la mere étant pourvue, se voit contrainte d'abandonner ses petits, ou de régler son pas sur le leur. Enfin, à moins de supposer ces concours singuliers & fortuits de circonstances, dont je parlerai dans la suite, & qui pouvoient fort bien ne jamais arriver, il est clair en tout état de cause, que le premier qui se fit des habits ou un Logement, se donna en cela des choses peu nécessaires, puis qu'il s'en étoit passé jusqu'alors, & qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pû supporter homme fait, un

C 3

genre

genre de vie qu'il supportoit dès son enfance.

SEUL, oisif, & toujours voisin du danger, l'homme Sauvage doit aimer à dormir, & avoir le sommeil léger comme les animaux, qui pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le temps qu'ils ne pensent point : Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles, qui ont pour objet principal l'attaque & la défense, soit pour subjuguier sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal : Au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse & la sensualité, doivent rester dans un état de grossièreté, qui exclut en lui toute espèce de délicatesse ; & ses sens se trouvant partagés sur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudesse extrême ; La vue,

l'ouïe

l'ouïe & l'odorat de la plus grande subtilité : Tel est l'état animal en général, & c'est aussi, selon le rapport des Voyageurs, celui de la plupart des Peuples Sauvages. Ainsi il ne faut point s'étonner, que les Hottentots du Cap de Bonne Esperance découvrent, à la simple vue des Vaisseaux en haute mer d'aussi loin que les Hollandois avec des Lunettes, ni que les Sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la piste, comme auroient pu faire les meilleurs Chiens, ni que toutes ces Nations Barbares supportent sans peine leur nudité, aiguissent leur goût à force de Piment, & boivent les Liqueurs Européennes comme de l'eau.

JE n'ai considéré jusqu'ici que l'Homme Physique ; Tâchons de le regarder maintenant par le côté Métaphysique & Moral.

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle même, & pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la Nature seule fait tout dans les opérations de la Bête, au-lieu que l'homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la Bête ne peut s'écarter de la Règle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, & que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un Pigeon mourroit de faim près d'un Bassin rempli des meilleures viandes, & un Chat

sur

sur des tas de fruits, ou de grain, quoique l'un & l'autre pût très bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'étoit avisé d'en essayer: C'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre & la mort; parce que l'Esprit déprave les sens, & que la volonté parle encore, quand la Nature se tait.

Tout animal a des idées puis qu'il a des sens, il combine même ses idées jusqu'à un certain point, & l'homme ne diffère à cet égard de la Bête que du plus au moins: Quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme que de tel homme à telle bête; Ce n'est donc pas tant l'entendement, qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'homme que sa qualité d'agent libre. La Nature

commande à tout animal, & la Bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer, ou de résister; & c'est surtout dans la conscience de cette liberté que se montre la spiritualité de son ame: car la Physique explique en quelque manière le mécanisme des sens & la formation des idées; mais dans la puissance de vouloir ou plutôt de choisir, & dans le sentiment de cette puissance on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les Loix de la Mécanique.

MAIS, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme & de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, & sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté

de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, & réside parmi nous tant dans l'espèce, que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il fera toute sa vie, & son espèce; au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, & que, tandis que la Bête, qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme rependant par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que sa *perfectibilité* lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la Bête même? Il seroit triste pour nous d'être forcés de convenir, que cette faculté distinctive,

tive, & presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme; que c'est elle qui le tire, à force de tems, de cette condition originaire, dans la quelle il couleroit des jours tranquilles, & innocens; que c'est elle, qui faisant éclore avec les siècles ses lumières & ses erreurs, ses vices & ses vertus, le rend à la longue le tiran de lui-même, & de la Nature. (* 7.) Il seroit affreux d'être obligés de louer comme un être bien-faisant celui qui le premier suggera à l'habitant des Rives de l'Orenoque l'usage de ces Ais qu'il applique sur les tempes de ses Enfans, & qui leur assurent du moins une partie de leur imbecilité, & de leur bonheur originel.

L'HOMME Sauvage; livré par la Nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de ce-

lui

lui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, & de l'élever en suite fort au-dessus de celle là, commencera donc par les fonctions purement animales: (* 8.) appercevoir & sentir fera (* 8.) son premier état, qui lui fera commun avec tous les animaux. Vouloir & ne pas vouloir, désirer & craindre, seront les premières, & presque les seules operations de son ame, jusqu'à ce que de nouvelles circonstances y causent de nouveaux développemens.

QUOIQU'EN disent les Moralistes, l'entendement humain doit beaucoup aux Passions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup aussi: C'est par leur activité, que notre raison se perfectionne; Nous ne cherchons à connoître, que parce que nous désirons de jouir, & il n'est pas possible de con-

concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni desirs ni craintes se donneroit la peine de raisonner. Les Passions, à leur tour, tirent leur origine de nos besoins, & leur progrès de nos connoissances; car on ne peut desirer ou craindre les choses, que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impulsion de la Nature; & l'homme Sauvage, privé de toute sorte de lumières, n'éprouve que les Passions de cette dernière espèce; Ses desirs ne passent pas ses besoins Physiques;

(* 9.) (* 9.) Les seuls biens, qu'il connoisse dans l'Univers, sont la nourriture, une femelle, & le repos; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur, & la faim; Je dis la douleur, & non la mort; car jamais l'animal ne saura ce que c'est que mourir, & la connoissance de la mort, & de ses terreurs, est une

une des premières acquisitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

IL me feroit aisé, si cela m'étoit nécessaire, d'appuyer ce sentiment par les faits, & de faire voir, que chez toutes les Nations du monde, les progrès de l'Esprit se font précisément proportionnés aux besoins, que les Peuples avoient reçus de la Nature, ou auxquels les circonstances les avoient assujettis, & par conséquent aux passions, qui les portoient à pourvoir à ces besoins. Je montrerois en Egypte les arts naissans, & s'étendant avec les débordemens du Nil; Je suivrois leur progrès chez les Grecs, où l'on les vit germer, croître, & s'élever jusqu'aux Cieux parmi les Sables, & les Rochers de l'Attique, sans pouvoir prendre racine sur les Bords

Bords fertiles de l'Eurotas ; Je remarquerois qu'en général les Peuples du Nord sont plus industrieux que ceux du midi , parce qu'ils peuvent moins se passer de l'être , comme si la Nature vouloit ainsi égaliser les choses , en donnant aux Esprits la fertilité qu'elle refuse à la Terre.

MAIS sans recourir aux témoignages incertains de l'Histoire , qui ne voit que tout semble éloigner de l'homme Sauvage la tentation & les moyens de cesser de l'être ? Son imagination ne lui peint rien ; son cœur ne lui demande rien. Ses modiques besoins se trouvent si aisément sous sa main , & il est si loin du degré de connoissances , nécessaires pour désirer d'en acquérir de plus grandes , qu'il ne peut avoir ni prévoyance , ni curiosité. Le spectacle de la Nature lui devient indiffé-

indifférent , à force de lui devenir familier. C'est toujours le même ordre , ce sont toujours les mêmes révolutions ; il n'a pas l'esprit de s'étonner des plus grandes merveilles ; & ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher la Philosophie dont l'homme a besoin , pour savoir observer une fois ce qu'il a vu tous les jours. Son ame , que rien n'agite , se livre au seul sentiment de son existence actuelle , sans aucune idée de l'avenir , quelque prochain qu'il puisse être , & ses projets bornés comme ses vûes , s'étendent à peine jusqu'à la fin de la journée. Tel est encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraybe : Il vend le matin son lit de Coton , & vient pleurer le soir pour le racheter , faute d'avoir prévu qu'il en auroit besoin pour la nuit prochaine.

D

PLUS

Plus on médite sur ce sujet, plus la distance des pures sensations aux plus simples connoissances s'aggrandit à nos regards; & il est impossible de concevoir comment un homme auroit pû par ses seules forces, sans le secours de la communication, & sans l'aiguillon de la nécessité, franchir un si grand intervalle. Combien de siècles se sont peut-être écoulés, avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du Ciel? Combien ne leur a-t-il pas falu de différens hazards pour apprendre les usages les plus communs de cet élément? Combien de fois ne l'ont ils pas laissé éteindre, avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire? Et combien de fois peut-être chacun de ces secrets n'est il pas mort avec celui qui l'avoit découvert? Que dirons nous de l'agriculture,

art

art qui demande tant de travail & de prévoyance; qui tient à d'autres arts, qui très évidemment n'est praticable que dans une société au moins commencée, & qui ne nous sert pas tant à tirer de la Terre des alimens qu'elle fourniroit bien sans cela, qu'à la forcer aux préférences, qui font le plus de notre goût? Mais supposons que les hommes eussent tellement multiplié, que les productions naturelles n'eussent plus suffi pour les nourrir; supposition qui, pour le dire en passant, montreroit un grand avantage pour l'Espèce humaine dans cette manière de vivre; Supposons que sans forges, & sans Ateliers, les instrumens du Labourage fussent tombés du Ciel entre les mains des Sauvages; que ces hommes eussent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu;

D 2

qu'ils

qu'ils eussent appris à prévoir de si loin leurs besoins, qu'ils eussent deviné comment il faut cultiver la Terre, semer les grains, & planter les Arbres; qu'ils eussent trouvé l'art de moudre le Bled, & de mettre le raisin en fermentation; toutes choses qu'il leur a fallu faire enseigner par les Dieux, faute de concevoir comment ils les auroient apprises d'eux mêmes; quel feroit après cela, l'homme assés insensé pour se tourmenter à la culture d'un Champ qui sera depouillé par le premier venu, homme, ou bête indifféremment, à qui cette moisson conviendra; & comment chacun pourra-t-il se résoudre à passer sa vie à un travail pénible, dont il est d'autant plus sûr de ne pas recueillir le prix, qu'il lui sera plus nécessaire? En un mot, comment cette situation pourra-t-elle porter les hommes à culti-

cultiver la Terre, tant qu'elle ne fera point partagée entre eux, c'est-à-dire, tant que l'état de Nature ne sera point anéanti?

QUAND nous voudrions supposer un homme Sauvage aussi habile dans l'art de penser que nous le font nos Philosophes; quand nous en ferions, à leur exemple, un Philosophe lui-même, découvrant seul les plus sublimes vérités, se faisant, par des suites de raisonnemens très abstraits, des maximes de justice & de raison tirées de l'amour de l'ordre en général, ou de la volonté connue de son Createur: En un mot, quand nous lui supposerions dans l'Esprit autant d'intelligence, & de lumières qu'il doit avoir, & qu'on lui trouve en effet de pesanteur & de stupidité, quelle utilité retireroit l'Espèce de toute cette Métaphisique, qui ne pourroit se

communiquer & qui périroit avec l'individu qui l'auroit inventée? Quel progrès pourroit faire le Genre humain épars dans les Bois parmi les Animaux? Et jusqu'à quel point pourroient se perfectionner, & s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni Domicile fixe ni aucun besoin l'un de l'autre, se rencontreroient, peut-être à peine deux fois en leur vie, sans se connoître, & sans se parler?

Qu'on songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole; Combien la Grammaire exerce, & facilite les opérations de l'Esprit; & qu'on pense aux peines inconcevables, & au tems infini qu'a dû coûter la première invention des Langues; qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, & l'on jugera combien il eût fallu
de

de milliers de Siècles, pour développer successivement dans l'Esprit humain les Opérations, dont il étoit capable.

Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des Langues. Je pourrois me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que Mr. l'Abbé de Condillac a faites sur cette matière, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, & qui, peut-être, m'en ont donné la première idée. Mais la manière dont ce Philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a supposé ce que je mets en question, favoir une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage, je crois en renvoyant à ses réflexions devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes difficultés dans

le jour qui convient à mon sujet. La première qui se présente est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires; car les Hommes n'ayant nulle correspondance entre eux, ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention, ni la possibilité, si elle ne fut pas indispensable. Je dirois bien, comme beaucoup d'autres, que les Langues sont nées dans le commerce domestique des Peres, des Meres, & des Enfans: mais outre que cela ne résoudroit point les objections, ce feroit commettre la faute de ceux qui raisonnant sur l'Etat de Nature, y transportent les idées prises dans la Société, voyent toujours la famille rassemblée dans une même habitation, & ces membres gardant entre eux une union aussi intime & aussi permanente que parmi nous,

où

où tant d'intérêts communs les réunissent; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni Maison, ni Cabanes, ni propriété d'aucune espèce, chacun se logeoit au hazard, & souvent pour une seule nuit; les mâles, & les femelles s'unissoient fortuitement selon la rencontre, l'occasion, & le désir, sans que la parole fût un interprète fort nécessaire des choses qu'ils avoient à se dire: Ils se quitoient avec la même facilité; (* 10) La me- (* 10.) re allaitoit d'abord ses Enfans pour son propre besoin; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourrissoit ensuite pour le leur; sitôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tardoient pas à quitter la Mere elle même; Et comme il n'y avoit presque point d'autre moyen de se retrouver que de ne pas se perdre de vue,

D 5

ils

ils en étoient bientôt au point de ne pas même se reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'Enfant ayant tous ses besoins à expliquer, & par conséquent plus de choses à dire à la Mere, que la Mere à l'Enfant, c'est lui qui doit faire les plus grands frais de l'invention, & que la langue qu'il employe doit être en grande partie son propre ouvrage; ce qui multiplie autant les Langues qu'il y a d'individus pour les parler, à quoi contribue encore la vie errante, & vagabonde qui ne laisse à aucun idiome le tems de prendre de la consistance; car de dire que la Mere dicte à l'Enfant les mots, dont il devra se servir pour lui demander telle, ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des Langues déjà formées, mais cela n'apprend point comment elles se forment.

SUP-

SUPPOSONS cette première difficulté vaincue : Franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de Nature & le besoin des Langues; & cherchons, en les supposant nécessaires, (* b.) (* b.) comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente; car si les Hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole; & quand on comprendroit comment les sons de la voix ont été pris pour les interprètes conventionnels de nos idées, il resteroit toujours à sçavoir quels ont pû être les interprètes mêmes de cette convention pour les idées qui, n'ayant point un objet sensible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geste, ni par la voix,

voix, de forte qu'à peine peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet Art de communiquer ses pensées, & d'établir un commerce entre les Esprits: Art sublime qui est déjà si loin de son Origine, mais que le Philosophe voit encore à une si prodigieuse distance de sa perfection, qu'il n'y a point d'homme assez hardi, pour assurer qu'il y arriveroit jamais, quand les révolutions que le tems amène nécessairement feroient suspendues en sa faveur, que les Préjugés fortiroient des Academies ou se taïroient devant Elles, & qu'Elles pourroient s'occuper de cet objet épineux, durant des Siècles entiers sans interruption.

Le premier langage de l'homme, le langage le plus universel, le plus énergique, & le seul dont il eut besoin, avant qu'il fallut per-

persuader des hommes assemblés, est le cri de la Nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une forte d'instinct dans les occasions pressantes, pour implorer du secours dans les grands dangers, ou du soulagement dans les maux violens, il n'étoit pas d'un grand usage dans le cours ordinaire de la vie, où regnent des sentimens plus modérés. Quand les idées des hommes commencèrent à s'étendre & à se multiplier, & qu'il s'établit entre eux une communication plus étroite, ils cherchèrent des signes plus nombreux & un langage plus étendu: Ils multiplièrent les inflexions de la voix, & y joignirent les gestes, qui, par leur Nature, sont plus expressifs, & dont le sens dépend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets visibles & mobili-

les par des gestes, & ceux qui frappent l'ouye, par des sons imitatifs: mais comme le geste n'indique guères que les objets présents, ou faciles à décrire, & les actions visibles; qu'il n'est pas d'un usage universel, puisque l'obscurité, ou l'interposition d'un corps le rendent inutile, & qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite; on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de la voix, qui, sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à les représenter toutes, comme signes institués; substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement, & d'une manière assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice, & plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime dut

dut être motivé, & que la parole paroît avoir été fort nécessaire, pour établir l'usage de la parole.

ON doit juger que les premiers mots, dont les hommes firent usage, eurent dans leur Esprit une signification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on emploie dans les Langues déjà formées, & qu'ignorant la Division du Discours en ses parties constitutives, ils donnèrent d'abord à chaque mot le sens d'une proposition entière. Quand ils commencèrent à distinguer le sujet d'avec l'attribut, & le verbe d'avec le nom, ce qui ne fut pas un médiocre effort de génie, les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, l'infinitif fut le seul tems des verbes, & à l'égard des adjectifs la notion ne s'en dut développer que fort difficilement, parce

parce que tout adjectif est un mot abstrait, & que les abstractions sont des Opérations pénibles, & peu naturelles.

CHACUN objet reçut d'abord un nom particulier, sans égard aux genres, & aux Espèces, que ces premiers Instituteurs n'étoient pas en état de distinguer; & tous les individus se présentèrent isolés à leur esprit, comme ils le sont dans le tableau de la Nature. Si un Chêne s'appelloit A, un autre Chêne s'appelloit B: de sorte que plus les connoissances étoient bornées, & plus le Dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette Nomenclature ne put être levé facilement: car pour ranger les êtres sous des dénominations communes, & génériques, il en falloit connoître les propriétés & les différences; il falloit des observations, & des défini-

tions,

tions, c'est-à-dire, de l'Histoire Naturelle & de la Métaphysique, beaucoup plus que les hommes de ce tems-là n'en pouvoient avoir.

D'AILLEURS, les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'Esprit qu'à l'aide des mots, & l'entendement ne les saisit que par des propositions. C'est une des raisons pourquoi les animaux ne sauroient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un Singe va sans hésiter d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit, & qu'il compare son archetype à ces deux individus? Non sans doute; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre, & ses yeux modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va

E

rece-

recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout, malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, & s'il dépendoit de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voyent de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du Triangle vous en donne la véritable idée: Sitôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel Triangle & non pas un autre, & vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions, il faut donc

donc parler pour avoir des idées générales; car sitôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers Inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'ensuit que les premiers substantifs n'ont pu jamais être que des noms propres.

MAIS lorsque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux Grammairiens commencèrent à étendre leurs idées & à généraliser leurs mots, l'ignorance des Inventeurs dut assujettir cette méthode à des bornes fort étroites; & comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus faute de connoître les genres & les espèces, ils firent ensuite trop peu d'espèces & de genres faute d'avoir considéré les Etres par toutes leurs différences. Pour pousser les di-

vifions affez loin, il eut fallu plus d'expérience & de lumière qu'ils n'en pouvoient avoir, & plus de recherches & de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or fi, même aujourd'hui, l'on découvre chaque jour de nouvelles efèces qui avoient échappé jufqu'ici à toutes nos observations, qu'on penfe combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des chofes que fur le premier aspect ! Quant aux Claffes primitives & aux notions les plus générales, il eft fuperflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore : Comment, par exemple, auroient-ils imaginé ou entendu les mots de matière, d'efprit de fubftance, de mode, de figure, de mouvement, puis que nos Philofophes qui s'en fervent depuis fi long tems ont bien de la peine à les entendre eux mêmes, & que les idées

idées qu'on attache à ces mots étant purement Métaphyfiques, ils n'en trouvoient aucun modèle dans la Nature ?

Je m'arrête à ces premiers pas, & je fupplie mes Juges de fufpendre ici leur Lëcture ; pour confiderer, fur l'invention des feuls fubftantifs Phyfiques, c'eft-à-dire, fur la partie de la Langue la plus facile à trouver, le chemin qui lui refte à faire, pour exprimer toutes les penfées des hommes, pour prendre une forme conftante, pouvoir être parlée en public, & influer fur la Société : Je les fupplie de réfléchir à ce qu'il a fallu de tems, & de connoiffances pour trouver les nombres, (* II.) les mots abstraits, les Aoris-(* II.) tes, & tous les tems des Verbes, les particules, la Sintaxe, lier les Propositions, les raifonnemens, & former toute la Logique

du Discours. Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, & convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les Langues aient pû naître, & s'établir par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre la discussion de ce difficile Problème, lequel a été le plus nécessaire, de la Société déjà liée, à l'institution des Langues, ou des Langues déjà inventées, à l'établissement de la Société.

QUOIQ'IL en soit de ces origines, on voit du moins, au peu de soin qu'a pris la Nature de rapprocher les Hommes par des besoins mutuels, & de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé leur Sociabilité, & combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait, pour en établir les liens. En effet, il est impossible d'ima-

d'imaginer pourquoi dans cet état primitif, un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme qu'un finge ou un Loup de son semblable; ni, ce besoin supposé, quel motif pourroit engager l'autre à y pourvoir, ni même, en ce dernier cas, comment ils pourroient convenir entre eux des conditions, Je sçai qu'on nous répète sans cesse que rien n'eût été si misérable que l'homme dans cet état; & s'il est vrai, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des Siècles, avoir le désir, & l'occasion d'en fortir, ce feroit un Procès à faire à la Nature, & non à celui qu'elle auroit ainsi constitué; Mais, si j'entends bien ce terme de *misérable*, c'est un mot qui n'a aucun sens, ou qui ne signifie qu'une privation douloureuse & la souffrance du Corps ou de l'ame: Or je vou-

drois bien qu'on m'expliquât quel peut-être le genre de misère d'un être libre, dont le cœur est en paix, & le corps en santé. Je demande laquelle, de la vie Civile ou naturelle, est la plus sujette à devenir insupportable à ceux qui en jouissent? Nous ne voyons presque autour de nous que des Gens qui se plaignent de leur existence; plusieurs mêmes qui s'en privent autant qu'il est en eux, & la réunion des Loix divine & humaine suffit à peine pour arrêter ce desordre: Je demande si jamais on a ouï dire qu'un Sauvage en liberté ait seulement songé à se plaindre de la vie & à se donner la mort? Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté est la véritable misère. Rien au contraire n'eût été si misérable que l'homme Sauvage, ébloui par des lumières, tourmenté par des Passions,

&

& raisonnant sur un état différent du sien. Ce fut par une Providence très sage, que les facultés qu'il avoit en puissance ne devoient se développer qu'avec les occasions de les exercer; afin qu'elles ne lui fussent ni superflues & à charge avant le tems, ni tardives, & inutiles au besoin. Il avoit dans le seul instinct tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de Nature, il n'a dans une raison cultivée que ce qu'il lui faut pour vivre en société.

IL paroît d'abord que les hommes dans cet état n'ayant entre eux aucune sorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons ni méchans, & n'avoient ni vices ni vertus, à moins que, prenant ces mots dans un sens physique, on n'appelle vices dans l'individu, les qualités qui peu-

vent nuire à sa propre conservation, & vertus celles qui peuvent y contribuer; auquel cas, il faudroit appeller le plus vertueux, celui qui résisteroit le moins aux simples impulsions de la Nature: Mais sans nous écarter du sens ordinaire, il est à propos de suspendre le jugement, que nous pourrions porter sur une telle situation, & de nous défier de nos Préjugés, jusqu'à ce que, la Balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civilisés, ou si leurs vertus sont plus avantageuses que leurs vices ne sont funestes, ou si le progrès de leurs connoissances est un dédommagement suffisant des maux qu'ils se font mutuellement, à mesure qu'ils s'instruisent du bien qu'ils devroient se faire, ou s'ils ne feroient pas, à tout prendre,

dans

dans une situation plus heureuse de n'avoir ni mal à craindre ni bien à espérer de personne, que de s'être soumis à une dépendance universelle, & de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

N'ALLONS pas surtout conclure avec Hobbes que pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme soit naturellement méchant, qu'il soit vicieux parce qu'il ne connoît pas la vertu, qu'il refuse toujours à ses semblables des services qu'il ne croit pas leur devoir, ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue avec raison aux choses dont il a besoin, il s'imagine follement être le seul propriétaire de tout l'Univers. Hobbes a très bien vu le défaut de toutes les définitions modernes du droit Naturel: mais les conséquences qu'il

tire

tire de la fienne, montrent qu'il la prend dans un sens, qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur les principes qu'il établit, cet Auteur devoit dire que l'état de Nature étant celui où le soin de nôtre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui, cet état étoit par conséquent le plus propre à la Paix, & le plus convenable au Genre-humain. Il dit précisément le contraire, pour avoir fait entrer mal à propos dans le soin de la conservation de l'homme Sauvage, le besoin de satisfaire une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la Société, & qui ont rendu les Loix nécessaires. Le méchant, dit-il, est un Enfant robuste; Il reste à savoir si l'Homme Sauvage est un Enfant robuste; Quand on le lui accorderoit, qu'en concluroit-il? Que si, quand il est robuste, cet homme étoit

étoit aussi dépendant des autres que quand il est foible, il n'y a forte d'excès auxquels il ne se portât, qu'il ne battît sa Mère lorsqu'elle tarderoit trop à lui donner la mamelle, qu'il n'étranglât un de ses jeunes frères, lorsqu'il en feroit incommodé, qu'il ne mordît la jambe à l'autre, lorsqu'il en feroit heurté ou troublé; mais ce sont deux suppositions contradictoires dans l'état de Nature qu'être robuste & dépendant; L'Homme est foible quand il est dépendant, & il est émancipé avant que d'être robuste. Hobbes n'a pas vu que la même cause qui empêche les Sauvages d'user de leur raison, comme le prétendent nos Jurisconsultes, les empêche en même tems d'abuser de leurs facultés, comme il le prétend lui-même; de sorte qu'on pourroit dire que les Sauvages ne sont pas mé-

méchans précisément, parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'être bons; car ce n'est ni le développement des lumières, ni le frein de la Loi, mais le calme des passions, & l'ignorance du vice qui les empêche de mal faire; *tanto plus in illis proficit vitiorum ignorantio, quàm in his cognitio virtutis.* Il y a d'ailleurs un autre Principe que Hobbes n'a point apperçû & qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir, en certaines circonstances, la férocité de son amour propre, ou le désir de se conserver avant la naissance de cet a-

(* 12.) mour, (* 12.) tempère l'ardeur qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la seule vertu Naturelle, qu'ait été forcé de reconnoître le De-
trac-

trac-teur le plus outré des vertus humaines.

Je parle de la Pitié, disposition convenable à des êtres aussi foibles, & sujets à autant de maux que nous le sommes; vertu d'autant plus universelle & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, & si Naturelle que les Bêtes mêmes en donnent quelquesfois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des Mères pour leurs petits, & des périls qu'elles bravent, pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les Chevaux à fouler aux pieds un Corps vivant; Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son Espèce: Il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture; Et les tristes mugissemens du Bétail entrant dans une Boucherie, annoncent l'im-
pres-

pression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'auteur de la Fable des Abeilles, forcé de reconnoître l'homme comme un être compatissant & sensible, sortir dans l'exemple qu'il en donne, de son stile froid & subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui apperçoit au dehors une Bête féroce, arrachant un Enfant du sein de sa Mère, brisant sous sa dent meurtrière les foibles membres, & déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet Enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette veüe, de ne pouvoir porter aucun secours à la Mère évanouie, ni à l'Enfant expirant?

TEL

TEL est le pur mouvement de la Nature, antérieur à toute réflexion: telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans nos spectacles s'attendrir & pleurer aux malheurs d'un infortuné, tel, qui, s'il étoit à la place du Tiran, aggraveroit encore les tourmens de son ennemi. Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la Nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison: mais il n'a pas vû que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la Clemence, l'Humanité, sinon la Pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espèce humaine en général?

F

La

La Bienveillance & l'amitié même font, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose, que désirer qu'il soit heureux ? Quand il seroit vrai que la commiseration ne seroit qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre, sentiment obscur & vif dans l'homme Sauvage, développé, mais foible dans l'homme Civil, qu'importeroit cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force ? En effet, la commiseration fera d'autant plus énergique que l'animal Spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant : Or il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de Nature que dans l'état de raisonnement. C'est la
raison

raison qui engendre l'amour propre, & c'est la réflexion qui le fortifie ; C'est elle qui replie l'homme sur lui même ; c'est elle qui le separe de tout ce qui le gêne & l'afflige : C'est la Philosophie qui l'isole ; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant, peris si tu veux, je suis en fureté. Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du Philosophe, & qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenestre ; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles & s'argumenter un peu, pour empêcher la Nature qui se revolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme Sauvage n'a point cet admirable talent ; & faute de sagesse & de raison, on le voit toujours se livrer étourdi-

ment au premier sentiment de l'Humanité. Dans les Émeutes, dans les querelles des Riens, la Populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne: C'est la canaille, ce sont les femmes des Halles, qui séparent les combattants, & qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Il est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel, qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle, qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir: c'est elle qui, dans l'état de Nature, tient lieu de Loix, de mœurs, & de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix: C'est elle qui détournera tout Sauvage robuste

te

te d'enlever à un foible enfant, ou à un vieillard infirme, sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espère pouvoir trouver la paille ailleurs: C'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée; *Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*, inspire à tous les Hommes cette autre maxime de bonté naturelle bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente. *Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible*. C'est en un mot, dans ce sentiment Naturel, plutôt que dans des argumens subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoi qu'il puisse appartenir à Socrate, & aux Esprits de sa trempe, d'acquiescer de la vertu par raison, il y a long-

F 3

temps

temps que le Genre-humain ne feroit plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnemens de ceux qui le composent.

Avec des passions si peu actives, & un frein si salutaire, les hommes plutôt farouches que méchans, & plus attentifs à se garantir du mal qu'ils pourroient recevoir, que tentés d'en faire à autrui, n'étoient pas sujets à des démêlés fort dangereux : Comme ils n'avoient entre eux aucune espèce de commerce ; qu'ils ne connoissoient par conséquent ni la vanité, ni la considération, ni l'estime, ni le mépris ; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du tien & du mien, ni aucune véritable idée de la justice ; qu'ils regardoient les violences, qu'ils pouvoient essuyer, comme un mal facile à réparer, & non comme une injure qu'il faut punir, & qu'ils ne fongoient

geoient pas même à la vengeance si ce n'est peut-être machinalement & sur le champ, comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette ; leurs disputes eussent eu rarement des suites sanglantes, si elles n'eussent point eu de sujet plus sensible que la Pâturage : mais j'en vois un plus dangereux, dont il me reste à parler.

Parmi les passions qui agitent le cœur de l'homme, il en est une ardente, impétueuse, qui rend un sexe nécessaire à l'autre, passion terrible qui brave tous les dangers, renverse tous les obstacles, & qui dans ses fureurs semble propre à détruire le Genre-humain qu'elle est destinée à conserver. Que deviendront les hommes en proie à cette rage effrenée & brutale, sans pudeur, sans retenue, & se disputant chaque jour leurs

amours au prix de leur sang ?

IL faut convenir d'abord que plus les passions sont violentes, plus les Loix sont nécessaires pour les contenir : mais outre que les désordres, & les crimes que celles-ci causent tous les jours parmi nous, montrent assez l'insuffisance des Loix à cet égard, il feroit encore bon d'examiner si ces désordres ne sont point nés avec les Loix mêmes ; car alors, quand elles feroient capables de les réprimer, ce feroit bien le moins qu'on en dût exiger que d'arrêter un mal qui n'existeroit point sans elles.

COMMENÇONS par distinguer le moral du Physique dans le sentiment de l'amour. Le Physique est ce désir général qui porte un sexe à s'unir à l'autre ; Le moral est ce qui détermine ce désir & le fixe sur un seul objet

jet exclusivement, ou qui du moins lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice ; né de l'usage de la société, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de soin pour établir leur empire, & rendre dominant le sexe qui devoit obéir. Ce sentiment étant fondé sur certaines notions du mérite ou de la beauté qu'un Sauvage n'est point en état d'avoir, & sur des comparaisons qu'il n'est point en état de faire, doit être presque nul pour lui ; Car comme son esprit n'a pu se former des idées abstraites de régularité & de proportion, son cœur n'est point non plus susceptible des sentiments d'admiration, & d'amour, qui, même sans qu'on s'en apperçoive, naissent de l'ap-

plication de ces idées; il écoute uniquement le temperament qu'il a reçu de la Nature, & non le goût qu'il n'a pu acquérir, & toute femme est bonne pour lui.

BORNÉS au seul Physique de l'amour, & assez heureux pour ignorer ces préférences qui en irritent le sentiment & en augmentent les difficultés, les hommes doivent sentir moins fréquemment & moins vivement les ardeurs du temperament & par conséquent avoir entre eux des disputes plus rares, & moins cruelles. L'imagination qui fait tant de ravages parmi nous, ne parle point à des cœurs Sauvages; chacun attend paisiblement l'impulsion de la Nature, s'y livre sans choix avec plus de plaisir que de fureur, & le besoin satisfait, tout le désir est éteint.

C'EST

C'EST donc une chose incontestable que l'amour même, ainsi que toutes les autres passions, n'a acquis que dans la société cette ardeur impétueuse qui le rend si souvent funeste aux hommes, & il est d'autant plus ridicule de représenter les Sauvages comme s'entregorgeant sans cesse pour assouvir leur brutalité, que cette opinion est directement contraire à l'expérience, & que les Caraïbes, celui de tous les Peuples existans, qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'état de Nature, sont précisément les plus paisibles dans leurs amours, & les moins sujets à la jalousie, quoique vivant sous un Climat brûlant qui semble toujours donner à ces passions une plus grande activité.

A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer dans plusieurs espèces d'animaux, des com-

combats des Mâles qui ensanglantent en tout temps nos basses cours ou qui font retentir au Printems nos forêts de leurs cris en se disputant la femelle, il faut commencer par exclure toutes les espèces où la Nature a manifestement établi dans la puissance relative des Sexes d'autres rapports que parmi nous : Ainsi les combats des Cocqs ne forment point une induction pour l'espèce humaine. Dans les espèces, où la Proportion est mieux observée, ces combats ne peuvent avoir pour causes que la rareté des femelles eu égard au nombre des Mâles, ou les intervalles exclusifs durant lesquels la femelle refuse constamment l'approche du mâle, ce qui revient à la première cause ; car si chaque femelle ne souffre le mâle que durant deux mois de l'année, c'est à cet égard com-

me

me si le nombre des femelles étoit moindre des cinq fixièmes : Or aucun de ces deux cas n'est applicable à l'espèce humaine où le nombre des femelles surpasse généralement celui des mâles, & où l'on n'a jamais observé que même parmi les Sauvages les femelles aient, comme celles des autres espèces, des tems de chaleur & d'exclusion. De plus parmi plusieurs de ces animaux, toute l'espèce entrant à la fois en effervescence, il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de desordre, & de combat : moment qui n'a point lieu parmi l'espèce humaine où l'amour n'est jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la possession des femelles que la même chose arriveroit à l'homme dans l'état de Nature ; & quand même

me

nté on pourroit tirer cette conclusion, comme ces dissensions ne détruisent point les autres espèces, on doit penser au moins qu'elles ne seroient pas plus funestes à la nôtre, & il est très apparent qu'elles y causeroient encore moins de ravage qu'elles ne font dans la Société, surtout dans les Pays où les Mœurs étant encore comptées pour quelque chose, la jalousie des Amants & la vengeance des Epoux causent chaque jour des Duels, des Meurtres, & pis encore; où le devoir d'une éternelle fidélité ne sert qu'à faire des adultères, & où les Loix même de la continence & de l'honneur étendent nécessairement la débauche, & multiplient les avortemens.

CONCLUONS qu'errant dans les forêts sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre, & sans liaisons, sans nul besoin de
ses

ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en reconnoître aucun individuellement, l'homme Sauvage sujet à peu de passions, & se suffisant à lui même, n'avoit que les sentimens & les lumières propres à cet état, qu'il ne sentoît que ses vrais besoins, ne regardoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt de voir, & que son intelligence ne faisoit pas plus de progrès que sa vanité. Si par hazard il faisoit quelque découverte, il pouvoit d'autant moins la communiquer qu'il ne reconnoissoit pas même ses Enfans. L'art périssoit avec l'inventeur; Il n'y avoit ni éducation ni progrès, les générations se multiplioient inutilement; & chacune partant toujours du même point, les Siècles s'écouloient dans toute la grossièreté des premiers âges, l'espèce étoit déjà
vieil-

vieille, & l'homme restoit toujours enfant.

Si je me suis étendu si longtems sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs & des préjuges invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, & montrer dans le tableau du véritable état de Nature combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir dans cet état autant de réalité & d'influence que le prétendent nos Ecrivains.

EN EFFET, il est aisé de voir qu'entre les différences qui distinguent les hommes, plusieurs passent pour naturelles qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude & des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la Société. Ainsi un tempérament robuste ou délicat, la force ou la foiblesse qui en dépendent, viennent souvent plus de la manière

manière dure ou efféminée dont on a été élevé que de la constitution primitive des corps. Il en est de même des forces de l'Esprit, & non seulement l'éducation met de la différence entre les Esprits cultivés, & ceux qui ne le font pas, mais elle augmente celle qui se trouve entre les premiers à proportion de la culture; car qu'un Géant, & un Nain marchent sur la même route, chaque pas qu'ils feront l'un & l'autre donnera un nouvel avantage au Géant. Or si l'on compare la diversité prodigieuse d'éductions & de genres de vie qui règne dans les differens ordres de l'état civil, avec la simplicité & l'uniformité de la vie animale & sauvage, où tous se nourrissent des mêmes alimens, vivent de la même manière, & font exactement les mêmes choses, on compren-

dra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de Nature que dans celui de société, & combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'espèce humaine par l'inégalité d'institution.

MAIS quand la Nature affecteroit dans la distribution de ses dons autant de préférences qu'on le prétend, quel avantage les plus favorisés en tireroient ils, au préjudice des autres, dans un état de choses qui n'admettroit presque aucune sorte de relation entre eux? Là où il n'y a point d'amour, de quoi servira la beauté? Que fera l'esprit à des gens qui ne parlent point, & la ruse à ceux qui n'ont point d'affaires? J'entends toujours répéter que les plus forts opprimeront les foibles; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'oppression. Les uns domi-

neront

neront avec violence, les autres gémiront asservis à tous leurs caprices: voilà précisément ce que j'observe parmi nous, mais je ne vois pas comment cela pourroit se dire des hommes Sauvages; à qui l'on auroit même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude, & domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis, du gibier qu'il a tué, de l'autre qui lui seroit d'azile; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir, & quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possèdent rien? Si l'on me chasse d'un arbre, j'en suis quitte pour aller à un autre; Si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de passer ailleurs? Se trouve-t-il un homme d'une force assez supérieure à la mienne, & de

plus, assés dépravé, assés paresseux, & assés féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance pendant qu'il demeure oisif? Il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de veüe un seul instant, à me tenir lié avec un très grand soin durant son sommeil, de peur que je ne m'échappe ou que je ne le tue: c'est-à-dire, qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande que celle qu'il veut éviter, & que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela, sa vigilance se relache-t-elle un moment? Un bruit imprévu lui fait-il détourner la tête? Je fais vingt pas dans la forêt, mes fers sont brisés, & il ne me revoit de sa vie.

SANS prolonger inutilement ces détails, chacun doit voir que les liens de la servitu-
de

de n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes & des besoins reciproques qui les unissent, il est impossible d'asservir un homme sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre; situation qui n'existant pas dans l'état de Nature, y laisse chacun libre du joug & rend vaine la Loi du plus fort.

APRÈS avoir prouvé que l'Inégalité est à peine sensible dans l'état de Nature, & que son influence y est presque nulle, il me reste à montrer son origine, & ses progrès dans les développemens successifs de l'Esprit humain. Après avoir montré, que la *perfectibilité*, les vertus sociales, & les autres facultés que l'homme Naturel avoit reçues en puissance ne pouvoient jamais se développer d'elles mêmes, qu'elles avoient besoin pour

cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangères qui pouvoient ne jamais naître, & sans lesquelles il fut demeuré éternellement dans sa condition primitive; il me reste à considérer & à rapprocher les différens hazards qui ont pu perfectionner la raison humaine, en détériorant l'espèce, rendre un être méchant en le rendant sociable, & d'un terme si éloigné amener enfin l'homme & le monde au point où nous les voyons.

J'AVOUE que les événemens que j'ai à décrire ayant pu arriver de plusieurs manières, je ne puis me déterminer sur le choix que par des conjectures; mais outre que ces conjectures deviennent des raisons, quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses & les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité, les con-

sequen-

quences que je veux déduire des miennes ne feront point pour cela conjecturales, puisque, sur les principes que je viens d'établir, on ne sauroit former aucun autre système qui ne me fournisse les mêmes résultats, & dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions.

CECI me dispensera d'étendre mes réflexions sur la manière dont le laps de tems compense le peu de vraisemblance des événemens; sur la puissance surprenante des causes très-légères lorsqu'elles agissent sans relâche; sur l'impossibilité où l'on est d'un côté de détruire certaines hypothèses, si de l'autre on se trouve hors d'état de leur donner le degré de certitude des faits; sur ce que deux faits étant donnés comme réels à lier par une suite de faits intermédiaires, in-

G 4

connus

connus ou regardés comme tels, c'est à l'histoire, quand on l'a, de donner les faits qui les lient; c'est à la Philosophie à son défaut, de déterminer les faits semblables qui peuvent les lier; Enfin sur ce qu'en matière d'événemens la similitude réduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de classes différentes qu'on ne se l'imagine. Il me suffit d'offrir ces objets à la considération de mes Juges: il me suffit d'avoir fait en sorte que les Lecteurs vulgaires n'eussent pas besoin de les considérer.



S E-

S E C O N D E P A R T I E.

LE premier qui ayant enclos un terrain, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, & trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères & d'horreurs n'eût point épargnés au Genre-humain celui qui arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables. Gardez-vous d'écouter cet imposteur; Vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, & que la Terre n'est à personne: Mais il y a grande apparence, qu'alors les choses en étoient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étoient; car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup d'idées antérieures qui

G 5

n'ont

n'ont pû naître que fucceffivement, ne fe forma pas tout d'un coup dans l'efprit humain: Il falut faire bien des progrès, acquérir bien de l'induftrie & des lumières, les tranfmettre & les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de Nature. Reprenons donc les chofes de plus haut & tâchons de rafsembler fous un feul point de vue cette lente fucceffion d'évenemens & de connoiffances, dans leur ordre le plus naturel.

Le premier fentiment de l'homme fut celui de fon exiftence, fon premier foin celui de fa confervation. Les productions de la Terre lui fourniffoient tous les fecours néceffaires, l'infinct le porta à en faire ufage. La faim, d'autres appetits lui faifant éprouver tour à tour diverfes manières d'exifter,

ifter, il y en eut une qui l'invita à perpétuer fon efèce; & ce penchant aveugle, dépourvû de tout fentiment du cœur, ne produifoit qu'un acte purement animal. Le befoin fatisfait, les deux fexes ne fe reconnoiffoient plus, & l'enfant même n'étoit plus rien à la Mère fitôt qu'il pouvoit fe paffer d'elle.

TELLE fut la condition de l'homme naiffant; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures fenfations, & profitant à peine des dons que lui offroit la Nature, loin de fonger à lui rien arracher; mais il fe préfenta bientôt des difficultés, il falut apprendre à les vaincre: la hauteur des Arbres, qui l'empêchoit d'atteindre à leurs fruits, la concurrence des animaux qui cherchoient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en vouloient

à fa

à sa propre vie, tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps; il falut se rendre agile, vite à la course, vigoureux au combat. Les armes naturelles qui sont les branches d'arbres, & les pierres, se trouvèrent bientôt sous sa main. Il apprit à surmonter les obstacles de la Nature, à combattre au besoin les autres animaux, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il falloit céder au plus fort.

A MESURE que le Genre-humain s'étendit, les peines se multiplièrent avec les hommes. La différence des terrains, des Climats, des saisons, put les forcer à en mettre dans leurs manières de vivre. Des années stériles, des hyvers longs & rudes, des Etés brulans qui consomment tout, exigèrent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer, & des

Rivie-

Rivieres ils inventèrent la ligne, & le hameçon; & devinrent pêcheurs & Ichtyophages. Dans les forêts ils se firent des arcs & des flèches, & devinrent Chasseurs & Guerriers; Dans les Pays froids ils se couvrirent des peaux des bêtes qu'ils avoient tuées; Le tonnerre, un Volcan, ou quelque heureux hazard leur fit connoître le feu, nouvelle ressource contre la rigueur de l'hyver: Ils apprirent à conserver cet élément, puis à le reproduire, & enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoroient crues.

CETTE application réitérée des êtres divers à lui-même, & les uns aux autres, dut naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports.

Ces relations que nous exprimons par les mots de grand, de petit, de fort, de foible,

de